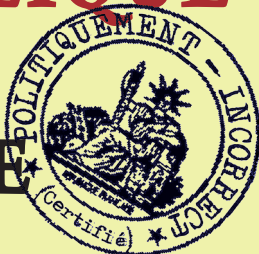


M.-D. PHILIPPE, O.P.

LA SYMBOLIQUE

DE LA MESSE



Ce bref ouvrage reproduit une conférence qui nous avait été demandée pour le X^e Congrès du Symbolisme (juin 1961).

THE SAVOISIEN

M.-D. PHILIPPE O.P.

LA
SYMBOLIQUE
DE LA
MESSE



LA COLOMBE

LA SYMBOLIQUE DE LA MESSE par M.-D. PHILIPPE O.P.

7

LA COLOMBE

**LA SYMBOLIQUE
DE LA MESSE**

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Initiation la philosophie d'Aristote. Paris, 1916.

Mystère de Marie. Croissance de la Vie chrétienne (2 volumes). Paris, 1958.

Mystère du Corps mystique du Christ. Paris, 1960.

Analyse théologique de la Règle de saint Benoît. Paris, 1961.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le Mystère de l'Amitié divine. Luf, Fribourg, 1949.

Saint Thomas, Docteur, témoin de Jésus. Saint-Paul, Fribourg, 1956.

Mystère de Miséricorde :

I. *L'immaculée Conception.* Saint-Paul, Fribourg, 1958.

II. *La présentation.* Saint-Paul, Fribourg, 1958.

III. *L'Annonciation.* Saint-Paul, Fribourg, 1960.

Un seul Dieu tu adoreras (coll. « Je sais, je crois »). A. Fayard, Paris, 1958.



M.-D. PHILIPPE, O. P.

LA
SYMBOLIQUE
DE LA
MESSE

Collection « La Colombelle »

— 7 —

LA COLOMBE
EDITIONS DU VIEUX COLOMBIER
5, rue rousselet, 5
PARIS

NIHILL OBSTAT

fr. I. MENNESSIER, O. P.,
lecteur en théologie.

fr. E.-M. LAJEUNIE, O. P.,
lecteur en théologie.

IMPRIMI POTEST.

J. Kopf, O. P.,
Prieur provincial.

IMPRIMATUR

Paris, 23 septembre 1961.

J. HOTTOT,
Vic. Gén.

© 1961 by La Colombe, Éditions du Vieux Colombier.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation réservés pour tous pays.



Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.

Un serviteur inutile, parmi les autres

20 AOUT 2013

SCAN, ORC, Mise en page

LENCULUS

Pour la **Librairie Excommuniée Numérique** des **CUrieux de Lire les USuels**



AVANT-PROPOS

Ce bref ouvrage reproduit une conférence qui nous avait été demandée pour le X^e Congrès du Symbolisme (juin 1961). Il ne pouvait être question, dans les limites qui nous étaient fixées, de présenter en détail toutes les acquisitions récentes dans l'analyse des réalités symboliques, il fallait, au contraire, essayer d'en donner une grande vue d'ensemble. Ce qui aurait été faiblesse et pauvreté en d'autres domaines se trouve ici être une condition pour mieux saisir la signification et la véritable portée de ces réalités. Nulle part autant que dans les réalités d'ordre symbolique ne se vérifie cette loi que la perception des ensembles et des, correspondances commande l'intelligence des éléments. Le symbole, réalité complexe et synthétique, ne peut être saisie que dans un regard de synthèse. Peut-être, est-ce la raison pour laquelle on nous a pressé d'offrir au public la rapide esquisse que nous avons tracée !

Notre exposé comporte trois parties :

I. D'un point de vue philosophique rappelons quelques notions essentielles au sujet du symbole et du symbole religieux.

II. Dans une ligne qui est encore accessible à l'observation empirique et à la réflexion philosophique, nous évoquerons la forme biblique des nombreux éléments de symbolique religieuse, qui ont leur correspondance dans ta messe et s'y trouvent cristallisés, montrant ainsi comment récapitule de façon très spiritualisée et saisissante tous les gestes religieux de l'homme.

III. Nous montrerons, enfin, la profondeur et le réalisme religieux que prend la symbolique de la messe pour le disciple du Christ, le croyant-chrétien, du fait que tous les éléments de cette symbolique évoquent un aspect réel du mystère personnel du Christ et que, pour lui, ce mystère est rendu réellement présent dans la messe.

CHAPITRE PREMIER

Sans vouloir faire ici la philosophie du symbole ci du symbole religieux, il est nécessaire de rappeler brièvement, d'une part ce qu'est le symbole, d'autre part le symbole religieux et ce qu'ils expriment.

Symbole vient du grec *symbolon* (« ce qui est jeté avec ») d'où symbole est un signe de reconnaissance, fourni par les deux moitiés d'un objet brisé qu'on rapproche (cf. Dic. Lalande). Mais on donne du symbole des interprétations multiples, car il s'agit de quelque chose qui ne peut se préciser avec exactitude.

Le symbole est, semble-t-il, toujours une réalité qui, au-delà de sa signification visible et objective, exprime une réalité invisible, quelque chose de *caché*, qui n'est signifié que d'une manière imparfaite.

Selon la définition bien connue de *Doering*⁽¹⁾ :

« *Les symboles sont des figures du supra-temporel, utilisant les formes en lesquelles se manifeste le temporel.* » Il y a donc toujours dans le *symbole une ambivalence*, car il y a deux significations de nature différente, qui pourtant se combinent, s'ordonnent de telle manière que ces deux sont unies.

N'oublions jamais à la fois la parenté et la différence qui existent entre symbole et signe — symbole et images — symbole et parabole — symbole et allégories — symbole et métaphore (analogie) — symbole et mythe.

1 — O. DOERING, *Christliche Symbole*, Freiburg in B. 1933 ; cf. J. MARITAIN, dans *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle*, ch. II, *signe et symbole*. Maritain définit le symbole comme un *signe-image* (*Bild* et *Bedeutung*, à la fois), c'est-à-dire « quelque chose de sensible *signifiant* un objet en raison d'une relation présupposée d'analogie » (P. 65).

Le *signe* est ce qui représente un autre à la puissance de connaître. « *Signum est id quod representat aliud a se potentia cognoscenti.* »

L'*image* est « ce qui procède d'un autre comme de son principe et à la ressemblance de cet autre ». Elle peut être de même nature que celui-ci tandis que le signe ne l'est jamais.

Ce qui est sûr, c'est que le *symbole* doit être envisagé comme un *mode* « *sui generis* » de connaissance. Ayant en lui-même sa cohérence interne, son harmonie propre, son audace spéculative et sa proximité sensible, il unit l'esprit et le sensible, il exprime le vœu très intime de l'esprit en se servant de ce qu'il y a de plus connaturel à notre sensibilité affective et artistique.

De ce point de vue, la pensée symbolique semble bien être le *fondement* génétique de toutes les autres formes de pensée. La pensée symbolique est *la plus primitive*, et ceci est normal, car c'est une forme de pensée très concrète, très imagée ; elle est aussi *la plus profonde*, la plus évoluée (évoluée dans le *sens humain*), car il s'agit *d'exprimer* ce qui est au-delà de l'univers, au-delà de la communauté visible des hommes. Dans la connaissance symbolique, la connaissance affective joue un rôle primordial.

C'est pourquoi *la pensée symbolique* est si présente au point de départ d'une *culture*, d'une civilisation, et à son terme, si du moins cette culture vieillit bien. Dans l'entre-deux, elle est toujours réduite et laisse le pas à la pensée réflexive et critique. Il y a un âge *critique* qui détruit les images et les symboles, les considérant comme des mensonges et des rêves.

Parmi les symboles, les symboles religieux ont une place de choix. Ils réalisent le plus parfaitement la réalité du symbole, ils la réalisent au *maximum* ; ils se servent de certains gestes humains et de certaines réalités physiques que l'homme utilise pour exprimer ce qu'il y a de plus transcendant et de plus sacré, la présence de Dieu-Créateur, son action souveraine de justice ou de miséricorde et son don d'Amour. Les symboles religieux sont aussi les plus ambivalents — leur ambivalence est maxima — puisqu'ils expriment les liens du cosmos et de son Créateur, du temps et de l'éternité. C'est pourquoi les symboles religieux sont les plus primitifs et les plus élevés.

La pensée symbolique religieuse est la plus profondément ancrée dans le cœur de l'homme. L'homme n'est-il pas avant tout *un animal religieux* ? C'est le sentiment religieux qui, en lui, est la dimension la plus fondamentale et la plus radicale. Quant à l'homme sage — *homo sapiens* — c'est celui qui sait pleinement sa faiblesse et sa dépendance. Il sait que ce qu'il y a de plus grand est de *se relier* à Celui qui est Source de sa vie et de son être.

Les symboles-religieux peuvent donc, mieux que tous les, autres, traduire *la situation existentielle* de l'homme selon *ses conditions terrestres*. Or précisément cette situation connaît certaines tensions lors de certains événements de la vie humaine qui lui donnent alors un *sens* particulièrement tragique. Dans ces situations-limites, l'homme a un besoin urgent de se dépasser, pour ne pas sombrer dans le désespoir. Les symboles religieux apparaissent alors avec une nécessité nouvelle et ils prennent ainsi une signification plénière. Ils expriment avec plus de force à la fois l'abîme qui sépare l'homme de son Créateur, la créature de l'Absolu, et l'appel impérieux de l'homme qui ne peut se sauver sans l'intervention de Celui qui est sa source, son Créateur. Autrement dit les symboles religieux expriment ce qu'il y a de plus *extrême* en l'homme, s'épanouissant lors des situations-limites, où se dévoile à l'homme la tension la plus extrême de sa vie. C'est pourquoi les symboles religieux ne sont parfaitement eux-mêmes, et parfaitement adaptés, que dans les situations-limites de la vie de l'homme.

Pour comprendre parfaitement la grande symbolique religieuse, il faut donc toujours revenir aux situations-limites de l'homme.

DIVERSES SITUATIONS-LIMITES

Sans analyser ces diverses situations-limites, nous pouvons facilement les ramener à quelques tensions caractéristiques :

- a) *La naissance et son extrême, l'imminence de la mort*, d'où provient l'angoisse, qui conduit, soit au désespoir, soit au dépassement vers l'au-delà.
- b) *La possibilité du péché*, d'où provient le sentiment de culpabilité, qui conduit soit à la honte et au repliement sur soi, soit au pardon, qui réclame une ouverture totale à la miséricorde du Créateur.
- c) *La possibilité de la trahison à l'égard de l'ami*, d'où provient le sentiment de haine, qui conduit soit au désir de vengeance, de destruction, soit à la fidélité suprême à un amour toujours plus grand.
- d) *La possibilité de l'erreur à l'égard de la contemplation*, d'où provient le sentiment de crainte, qui conduit soit à l'hésitation et au scrupule, soit à une adoration et à un abandon à l'égard de Dieu.

e) *La possibilité de l'échec pour celui qui est dans le temps l'homme d'action, l'homo faber, d'où provient le sentiment de dévalorisation, qui conduit soit à la désagrégation, à l'instabilité, à la fébrilité, soit au dépassement. Au-delà du « faire » il y a le service ; au-delà de l'efficacité il y a l'amour et l'obéissance.*

Ces situations-limites ont donné naissance aux grands symboles religieux.

I. Symbolisme de l'échelle et de l'ascension (sortie du péché par la purification et le pardon).

II. Symbolisme du « centre du monde » (sortie de la corruptibilité et du mouvement, par l'adoration qui nous fait entrer dans l'au-delà).

III. Symbolisme de la Montagne et de l'arche (sortie des trahisons grâce à une fidélité plus grande).

IV. Symbolisme du temps et de l'éternité — « œuf brisé » et « la seconde naissance » (sortir du conditionné et du temps pour rejoindre le stable et l'immobile).

V. Symbolisme de la délivrance des illusions, des erreurs (dans l'Inde) surtout cherchant à défaire les nœuds et à déchirer le voile de l'irréalité.

Sur le plan magique l'homme se sert de nœuds-amulettes pour se défendre contre les liens des démons et des sorciers.

Sur le plan religieux, il veut se lier à Dieu, il veut être pris dans ses « lacets ».

A l'initiation mystique du labyrinthe, au cours de laquelle on apprend à dénouer le nœud symbolique pour permettre à l'âme de le défaire quand elle le rencontrera après la mort, répond l'initiation philosophique pour déchirer le voile de l'ignorance et pour délivrer l'âme (cf. *Caverne de Platon*, in *Rep.*, VII, 514 a sq. « L'âme après sa chute a été prise, elle est enchaînée ... elle est dans un tombeau, une caverne, mais en se retournant vers les pensées, elle se délivre de ses liens »)



CHAPITRE II

Si du point de vue philosophique nous envisageons la symbolique de la messe, quelques remarques s'imposent :

1) *Les liens avec tout un autre ensemble de symboles religieux.* La messe est, pour les baptisés, pour ceux qui ont reçu cette initiation première, celle du baptême. Elle réclame *la communion* pour ceux qui vivent pleinement de cette initiation première ; et à cause des luttes et des faiblesses, il y a des rites secondaires qui perfectionnent la première initiation, il y a la pénitence-purification et la confirmation. La messe fait appel à un ministre qui a reçu une initiation spéciale, qui a reçu un sacrement particulier : *l'ordre*.

Il y a donc un ensemble de symboles religieux qui sont immédiatement reliés à la messe. On ne peut abstraire la messe de cet ensemble.

Du reste, c'est au cours de certaines messes que l'ordre sera conféré.

Dans une liturgie préparatoire à la messe, l'eau baptismale sera bénie, des baptêmes se donneront, l'huile et le saint-chrême seront consacrés. Ceci montre les liens nécessaires très concrets qui existent entre la messe et les autres sacrements.

2) *La messe intentionnellement se rattache à un premier geste, symbole prototype* : la Cène du Christ. Dans ce dernier repas, le Christ donna l'ordre à ses apôtres : « *Faites ceci en mémoire de Moi.* » Il y a donc une double intentionnalité dans le symbole de la messe elle suppose le commandement du Christ à la Cène et elle veut réaliser ce commandement. C'est pourquoi on ne peut séparer *la Messe de la Cène*, sans se vouer à ne plus rien saisir de la messe. La messe est essentiellement un geste symbolique second qui fait appel à un geste premier.

3) *La Cène du Christ se réalise durant le repas pascal, comme ce qui achève la Pâque, en lui donnant un sens nouveau, un sens plénier. C'est la nouvelle Pâque*⁽²⁾.

C'est après le chant du psaume du Hallel (ps., 113- 118) dont la récitation clôturait le repas pascal que Jésus voulut instituer sa Pâque nouvelle en son corps et en son sang.

Le repas pascal était un repas religieux ayant une *valeur symbolique*, une valeur de commémoration religieuse. Il commémorait la première Pâque, le Passage du Seigneur qui délivre son peuple du joug du Pharaon⁽³⁾.

L'ordre donné par Moïse est net : « Quand vous serez entrés dans le pays que Yahvé vous donnera selon sa promesse, vous retiendrez ce rite. Et quand vos petits vous demanderont que signifie pour vous ce rite, vous leur répondrez C'est le sacrifice de la Pâque en l'honneur de Yahvé qui a passé devant les maisons des fils d'Israël en Egypte, lorsqu'il a frappé l'Egypte, tandis qu'il épargnait nos maisons (Exode, 12, 26-27).

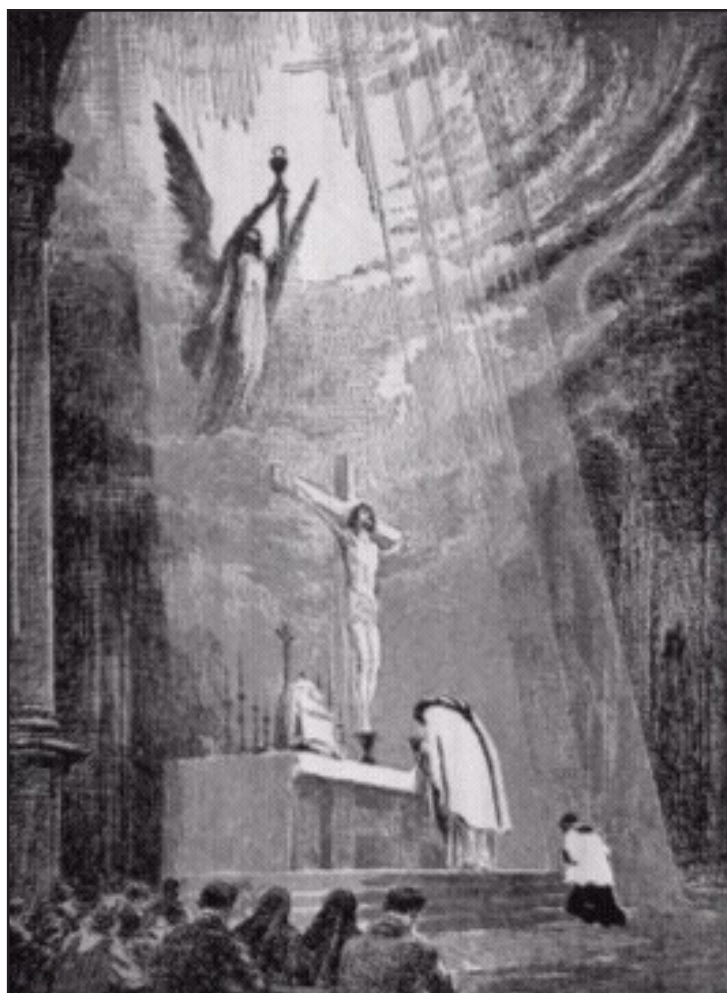
Le symbolisme religieux de la *Pâque* israélite est donc présent à la Cène comme ce qui la prépare et ce qu'elle achève. Or la Pâque et son symbolisme religieux jouent un rôle essentiel dans tout le symbolisme religieux de l'ancien testament. Donc la symbolique de la messe ne peut s'abstraire de toute la symbolique de l'ancien testament. Elle la suppose et la renouvelle.

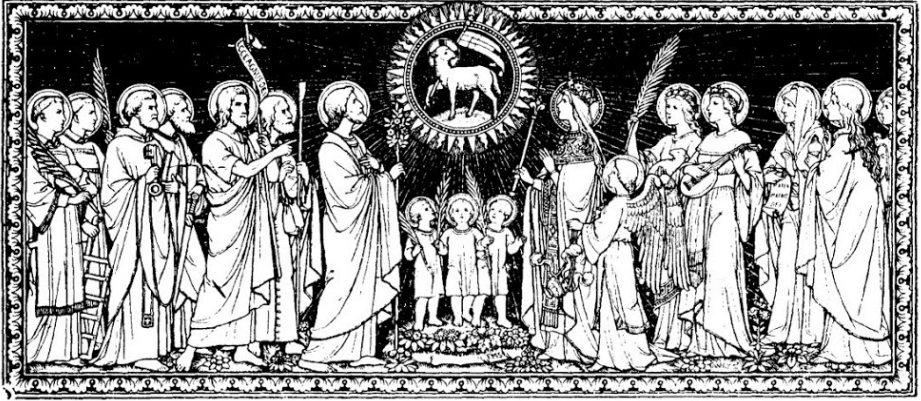
4) *La messe à sa symbolique propre dont il nous faut maintenant relever et analyser les divers éléments.*



2 — I Cor., 11, 23-25 ; I Cor., 10, 16-17 ; He., 8, 6-13 ; Matth., 26, 17-19 ; 20-30 ; Mc, 14, 12, 22-24 ; Lc, 22, 7, 13-15, 20.

3 — Cf. Exod., 12 ; Lev., 23, 3-8 ; Deut., 27, 1-8. Nomb., 28, 16-25 ; 26, 27 ; 13, 8.





PREMIÈRE PARTIE

Pour que ce soit plus clair, précisons d'abord les réalités symboliques dont ce geste religieux se sert.

a) L'ÉGLISE.

Elle est le temple pour garder l'Eucharistie, c'est le lieu propre, où l'on dit la messe.

C'est un lieu consacré à Dieu, la maison de Dieu, la maison de la prière. L'église est la maison du Seigneur « bâtie sur la cime des monts, et plus élevée que toutes les collines ».

La liturgie de la consécration des églises est extrêmement significative. Elle nous manifeste le rapport admirable entre cet édifice matériel consacré par l'évêque et l'édifice spirituel, éternel, de tous les membres du Christ avec leur tête et avec Dieu : la Jérusalem céleste dont saint Jean nous parle dans son *Apocalypse*.

Les douze croix qu'on peint sur les murailles de l'église et les douze cierges qu'on place à la tête de ces croix, symbolisent les douze apôtres qui sont les témoins du Christ.

L'évêque commença par faire trois fois l'aspersion sur les murs de l'église, en dehors, avec de l'eau bénite pour la purifier et empêcher le démon d'approcher.

Puis l'évêque entre dans l'église après avoir frappé trois fois à la porte. Ensuite, il trace avec des cendres répandues sur le pavé de la nef l'alphabet grec et latin en forme de croix, pendant que l'on chante le *Veni Creator*. Ce geste symbolise que Jésus-Christ a réuni par sa croix tous les peuples de la terre divisés par les concupiscences du péché et par les langues, le grec et le latin étant les langues types. L'eau, le vin, le sel et la cendre que l'évêque bénit, et qu'il mêle ensemble pour en asperger l'autel et les murs de l'église, sont figures de Jésus-Christ crucifié et ressuscité. L'eau figure l'humanité et, par elle, toute la vie assumée par le Christ ; le vin, son Sang versé à la croix ; le sel, incorruptibilité ; et la cendre, les péchés qu'il a portés. C'est tout le symbolisme de la maison de Dieu tel qu'il se trouve dans l'Ancien Testament qui est repris à l'égard du Christ.

Si nous regardons l'Ancien Testament, nous voyons que c'est Yahvé qui demande à Moïse « Fais-moi un sanctuaire que je puisse résider parmi vous⁽⁴⁾. »

Dieu avait donné à l'homme un jardin en Eden, à l'Orient et « il y a mis l'homme pour le cultiver et le garder », en lui disant : « Tu peux manger de tous les fruits du jardin. » Avant le péché l'univers entier était par l'homme offert à Dieu. Il était le temple de Dieu. Après le péché, après la séparation et la brisure du péché, Dieu réclame de l'homme la dîme de ce qu'il possède et il lui demande de lui construire une maison, l'homme risquant d'oublier Dieu. La construction d'une maison de Dieu est alors la réponse de l'homme au don universel que Dieu lui avait fait de l'univers. C'est une construction de l'homme pour Dieu. C'est un lieu réservé à Dieu, où Dieu est là présent (le premier lieu de cette présence) — Songe de Jacob : « En vérité Yahvé est en ces lieux et je ne le savais pas. Que ce lieu est redoutable, ce n'est rien de moins qu'une maison de Dieu et la porte de Dieu⁽⁵⁾. « La tente, la Demeure de Dieu construite par Moïse est pour abriter l'Arche⁽⁶⁾ : C'est là que je te rencontrerai », avait promis Yahvé.

4 — Ex., 25, 8 ; Sag., 9, 8.

5 — Gen., 28, 10.

6 — Ex., 25.

Dieu demande à David « est-ce toi qui me bâtiras une maison pour que j'y habite⁽⁷⁾ ? Enfin, Salomon exécuta l'ordre de Dieu bâtir une maison au nom de Yahvé⁽⁸⁾ ».

Salomon ayant construit avec les arbres du Liban le temple pour le Nom de Yahvé, s'adresse à Dieu en le priant : « J'ai bâti une maison qui sera votre Demeure, un lieu pour que vous y résidiez à jamais⁽⁹⁾. »

N'oublions pas la grande vision de l'Apocalypse : la Jérusalem céleste est présentée comme « la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure, avec eux, ils seront son peuple et lui, Dieu avec eux, sera leur Dieu. Voici que je fais l'univers nouveau⁽¹⁰⁾. » « De temple je n'en vis point en elle. C'est que le Seigneur, le Dieu, Maître de tout, est son temple ainsi que l'Agneau⁽¹¹⁾. » Elle peut se parer de l'éclat du soleil et de celui de la terre, car gloire de Dieu l'a illuminée. »

Que nous regardions l'Eglise du Christ ou le Temple de Dieu dans l'Ancien Testament, il s'agit en premier lieu d'une Maison de Dieu, d'une Maison consacrée à Dieu. Il s'agit avant tout d'exprimer un *mystère de présence*. Le temple, l'église, roi le symbole de la présence de Dieu. Dieu qui demeure avec les saints. Cette présence se réalise dans une maison faite par les hommes, offerte à Dieu. Cette maison résume l'univers, elle implique un symbolisme cosmique. Ceci est très manifeste à propos de l'église byzantine du V^e siècle.⁽¹²⁾

Dans les églises romanes ce symbolisme cosmique demeure. Les signes du zodiaque qui entourent ordinairement l'abside le manifestent, mais le symbolisme premier, qui se sert de la forme de la croix, exprime avant tout la présence du Christ crucifié, temple nouveau. « Détruisez ce Saint des saints et je le relèverai en trois jours.⁽¹³⁾ » En lui tout l'univers est remis au Père.

7 — III s., 7, 5.

8 — IR., 5, 17.

9 — IR., 8, 13.

10 — Ap., 22, 3.

11 — Ap., 22, 22.

12 — Voir Annexe n° 1.

13 — Jn, 2, 19.

6) L'AUTEL.

Dans le temple c'est le lieu le plus sacré ; c'est la table du sacrifice. La liturgie de la consécration de l'autel et de la bénédiction de la première pierre d'une église est très significative.

L'évêque en priant dit : « Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, vous qui êtes le vrai Dieu tout-puissant, la splendeur et l'image du Père éternel et la Vie éternelle, vous qui êtes la Pierre de l'angle, arrachée à la montagne sans le travail des mains, et le Fondement inébranlable, affermissez ici cette pierre qui va être placée en votre nom. » Ce qui est vrai de la première pierre, l'est encore beaucoup plus de l'autel, la pierre par excellence qui symbolise le Christ, la pierre vivante, choisie, précieuse auprès de Dieu, la pierre angulaire. « La pierre qu'ont rejetée les constructeurs, celle-là même est devenue la tête d'angle, une pierre d'achoppement et un rocher, qui fait tomber⁽¹⁴⁾. » « Voici que je pose à Sion une pierre témoin, angulaire, précieuse, fondamentale⁽¹⁵⁾. »

Quand l'évêque consacre l'autel il fait des signes de croix avec l'eau, l'huile des catéchumènes et le Saint-Chrême sur les cinq croix gravées sur la table de l'autel. Ces cinq croix expriment les cinq plaies du Christ crucifié. Les reliques des saints martyrs sont enfouies dans l'autel qui est l'image du sépulcre creusé dans le rocher, symbolisant par là l'incorporation de ces saints au Christ. C'est l'autel de la tête et des membres.

On encense continuellement l'autel durant toute la dédicace pour montrer que la prière des saints est toujours offerte. « Daignez, Seigneur, vaincu par ces prières, verser sur cet autel l'abondance de votre grâce sanctifiante et de votre bénédiction céleste. Que les anges de lumière l'entourent et que l'Esprit Saint l'illumine de ses divines clartés. Qu'il vous soit agréable comme celui qu'éleva Abraham, le Père de notre foi pour immoler son fils, cette figure si claire de notre rédemption future ; qu'il vait soit agréable comme celui qu'Isaac construisit en la présence de Votre Majesté ; agréable comme celui que Jacob dressa après cette grande vision où il avait vu le Seigneur, afin que vous exauciez ceux qui viendront ici vous adresser leurs prières. Que vous sanctifiez et

14 — 1^{re} Epître de saint Pierre, 2, 7 ; Ps. 118, 22 ; Is., 8, 14.

15 — Ce passage d'Isaïe, 28, 16 ; 8, 14, est cité par saint Paul dans son épître aux Romains, 9, 33

que vous bénissiez les dons qui vous seront offerts sur cet autel. »

Pour comprendre parfaitement le symbolisme de l'autel, de la pierre, il faudrait se rappeler le rôle que joue l'autel dans l'Ancien Testament (cf. le premier autel construit en action de grâce par Noé après le déluge, Gen., 8, 20. ; Abraham après la rencontre avec son Dieu, Gen., 12, 7 et Jacob qui prend la pierre qui lui avait servi de chevet et qui la dresse comme une stèle en répandant l'huile sur son sommet, Gen., 28, 18 sq. Voir les grands textes de l'Exode, 20, 24 ; 27).

Avant la construction du temple, les autels étaient dressés spécialement aux hauts lieux sur la montagne (Horeb, mont Carmel). Après la construction du temple, l'autel par excellence fut dans le temple.

L'autel est non seulement table d'immolation mais aussi « table de communion ». Car le peuple religieux ne peut être réuni qu'auprès de son Dieu. Le lieu de l'adoration est le lieu de la réunion, de la communion.

On peut dire que la pierre érigée en autel localise la présence de Yahvé, elle est « un mémorial » pour les enfants d'Israël⁽¹⁶⁾ Elle devient une *beit El*, une maison de Dieu. Elle appartient à Yahvé et lui est consacrée. C'est pourquoi l'autel devient un lieu de refuge et un lieu de communion.

Quant à la pierre, le roc, le rocher, ils symbolisent la force de Yahvé. Celui qui s'appuie sur sa promesse s'appuie sur quelque chose de stable, de sûr. « Yahvé est mon rocher, ma forteresse, Dieu est mon roc où je trouve un asile⁽¹⁷⁾ ... »

L'autel symbolise, lui aussi, et d'une manière plus précise, la présence du Christ crucifié, le don de son Amour et la victoire de son Amour. C'est un lieu de paix et d'unité dans le Christ. C'est le lieu où il se cache après l'immolation de la Croix et d'où il ressuscitera en gloire (sépulcre).

c) LA CROIX.

La Croix, qui est au centre, sur l'autel, symbolise également ; la présence du Christ crucifié. C'est l'arbre qui fut l'instrument de la crucifixion et du salut des hommes. N'oublions jamais la manière dont la liturgie du Vendredi Saint exalte la Croix et proclame sa vertu :

16 — Josué, 4, 2.

17 — Ps. 18 ; II Sam., 22, 1.

« Croix, signe de foi, entre tous,
 Arbre d'unique noblesse,
 Nulle forêt n'a ton pareil,
 En branchages, fleurs et fruits.
 O tendre bois, ô tendres clous,
 portant un tendre fardeau⁽¹⁸⁾. »

Ici encore, il est nécessaire de se reporter au symbolisme de l'arbre dans l'Ancien Testament et l'Apocalypse, pour comprendre toute la richesse du symbolisme de la Croix, qui est un arbre mort taillé par les hommes.

L'arbre est successivement mis en relation avec *la terre* et avec *l'eau*. « Que la terre fasse pousser des arbres » (Gen., I, II). « Joseph est le rejeton d'un arbre fertile sur les bords d'une source » (Gen., 49, 22). Le juste est comparé à « un arbre planté près d'un cours d'eau, qui donne son fruit on son temps, et dont le feuillage ne flétrit pas (Ps. 1, 3). Et dans l'Apocalypse on parle d'« arbres de vie », comme dans l'Eden on parlait de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. « Les arbres de vie qui fructifient douze fois, une fois chaque mois, et leurs feuillages peuvent guérir les païens » (22, 2). Le bois servira à réaliser l'arche : « Fais-toi une arche de bois résineux » (Gen., 6, 14). Cette arche permettra de garder la vie des-hommes sur la Terre puisque les eaux du déluge n'épargnent rien. Dans la vie d'Abraham, l'arbre joue un rôle important. Abraham habite près d'un chêne. Il est l'Hébreu qui demeure parmi les chênes de Mambré (Gen., 14, 13). C'est là où il reçoit la visite de Dieu, la visite des trois en Un. Abraham implore : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, ne passe pas devant la tente de ton serviteur sans t'arrêter. Souffrez qu'on apporte un peu d'eau, lavez vos pieds et *appuyez-vous contre l'arbre* » (Gen., 18, 4-5). — Mais, l'arbre peut aussi servir de potence ; il sert à supprimer la vie, on est pendu alors au bois (Gen., 40, 19). — Le bois sert aussi au sacrifice pour brûler la victime (Gen., 22, 9). Il sert à garder *le feu*, comme il sert à garder *l'eau*. — Il sert à orner le temple. Salomon bâtit la maison ... il revêtit intérieurement les murs de la maison de planches de cèdres, depuis le sol de la maison jusqu'au plafond (IR., 6, 15). Le bois d'olivier sauvage sert à sculpter les deux chérubins avec leurs ailes déployées pour que tout *l'espace* soit sous

18 — Voir Annexe n° 2.

les ailes de ces chérubins (IR., 6, 23). Les portes du temple sont des poteaux de bois d'olivier (IR., 6, 36). Notons bien ces rapports divers de l'arbre avec les quatre éléments.

Il ne faut pas oublier cet autre symbolisme que Jésus lui-même relève dans son dialogue avec Nicodème, le Docteur en Israël : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'Homme » (Jn, 3, 14). *Le Livre des Nombres* relate en effet : « Dieu envoya contre le peuple les serpents brûlants dont la morsure fit périr beaucoup de monde en Israël. Après la prière de Moïse, Yahvé lui dit : « Façonne-moi un Brûlant que tu placeras sur un étendard. Quiconque aura été mordu et le regardera restera en vie. » Moïse façonna donc un serpent d'airain qu'il plaça sur l'étendard (Nb, 21, 9). *Le Livre de la Sagesse* interprète de cette manière : « Lorsqu'ils périssaient sous la Morsure du serpent venimeux ... ils avaient un signe de salut » (Sag., 16, 5-7). Le lien mystérieux entre le serpent et le bois avait été déjà manifesté par Dieu à Moïse comme signe de sa mission divine. Lorsque le bâton de Moïse est jeté à terre, il devient un serpent, et lorsqu'il saisit ce serpent par la queue, il redevient son bâton. C'est ce même bâton qui transforme au désert l'eau amère en eau douce (Ex., 15, 25.), et qui, frappant le rocher, le transforme en une source d'eau.

On voit toute la richesse de ce symbolisme de la Croix, toute sa complexité. Et si on précise que la Croix implique deux branches de bois qui se croisent à angle droit, on peut dire que la Croix unit les symbolismes de la source de la vie et de la mort de la manière la plus absolue — signe en butte à la contradiction.

d) LE FEU, LES CIERGES, LA LUMIÈRE.

C'est la présence active et rayonnante du Christ ressuscité qui est symbolisée par le feu qui jaillit du choc des deux pierres, et qui, brûlant le cierge, nous illumine. Il faut considérer toute la grande liturgie de la vigile pascale, la bénédiction du feu nouveau, celle du cierge, et le chant de l'*Exultet*, pour saisir ces multiples symboles.

Relevons ici les passages les plus significatifs, la prière du feu nouveau : « Dieu, qui par votre Fils, la véritable pierre d'angle, avez apporté aux fidèles le feu de votre rayonnante lumière, *sanctifiez ce feu nouveau, tiré de la pierre pour*

notre usage, et par ces fêtes pascales embrasez-nous de désirs célestes, afin que nous puissions parvenir, l'âme pure, aux fêtes de l'éternelle lumière. »

Dans l'*Exultet* : « En la grâce de cette nuit, accueillez, Père saint, la flamme du sacrifice vespéral que vous offre la sainte Église par les mains de ses ministres en oblation solennelle de ce cierge qu'a produit l'industrie des abeilles. Car nous connaissons à présent la gloire de cette colonne de cire, qu'en l'honneur de Dieu embrase une flamme éclatante. Flamme qui, si elle se divise, ne se diminue pas à communiquer sa lumière. Et c'est qu'elle s'alimente aux molles cires qu'a distillées l'abeille féconde pour la substance de ce précieux flambeau.

« O nuit bienheureuse en vérité, qui ruina les Égyptiens et qui fit la richesse des Hébreux !

« Nuit où se joignent les choses du ciel à celles de la terre, celles de l'homme à celles de Dieu. Aussi nous vous prions. Seigneur, pour que ce cierge consacré en l'honneur de votre gloire, brûle sans déclin pour vaincre les ténèbres de cette nuit ; qu'il vous agrée comme un parfum suave et qu'il s'égale ainsi aux luminaires des cieux. Que l'astre du matin trouve encore sa flamme en paraissant ; cet astre sans pareil, qui ne connaît pas de couchant ; celui-là qui, sortant du séjour des morts, éclaire le genre humain de sa sérénité. »

Le symbolisme de la lumière et du feu est très nettement manifesté dans l'Écriture. Siméon, recevant l'Enfant Jésus, annonce est « Lumière qui, doit éclairer les nations » (Lc, 2, 32). Et dans l'évangile de saint Jean, Jésus proclame : « Je suis la lumière du monde. Celui qui me suivra ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie (Jn, 8, 12 ; 1, 7-9 ; 12, 35-36). Et Jésus affirme qu'il est venu apporter le feu sur la terre. L'Esprit Saint descend sur les apôtres sous la forme de flammes de feu (Actes, 2, 3).

Dans l'Ancien Testament on nous parle de la création de la lumière : Dieu dit « que la lumière soit et la lumière fut et Dieu vit que la lumière était bonne et Dieu sépara la lumière des ténèbres. Et Dieu appela la lumière Jour et les ténèbres Nuit » (Gen., 1, 3-5). La source de cette lumière c'est le soleil et la lune. Le feu n'est pas mentionné dans le récit de la création. Mais il est mentionné pour la première fois à propos de l'alliance que Yahvé fait avec Abraham : Après la promesse de pacte « lorsque le soleil fut couché et qu'une profonde obscurité fut venue, voici qu'un four fumant et un brandon de feu passaient

entre les animaux » (Gen., 15, 17 ; de même au sacrifice d'Isaac, 22, 7)⁽¹⁹⁾. Ce « brandon de feu » est un symbole de la présence vivante de Dieu concluant cette alliance, se donnant par amour et promettant à Abraham la fécondité. « L'ange de Yahvé se manifesta à Moïse sous la forme d'une flamme de feu » (Ex., 3, 2).

A propos du sacrifice de Manué, il est affirmé : « Comme la flamme montait de dessus l'autel vers le ciel, l'Ange de Yahvé monta dans la flamme de l'autel. A cette vue Manué et sa femme tombèrent la face contre terre. Ils comprirent que c'était l'Ange de Yahvé » (Juges, 13, 20). De même au mont Carmel, le feu de Yahvé tomba pour manifester la présence du seul vrai Dieu. Le feu consuma l'holocauste, le bois, les pierres et la terre, et absorba l'eau qui était dans le fossé. Le peuple s'écria : C'est Yahvé qui est Dieu (IR., 18, 37). Par contre, il est dit aussi que Yahvé n'était pas dans le feu (IR., 19, 11-12).

Élie est emporté au ciel dans un « char de feu » tiré par des « chevaux de feu ».

Dans le Cantique des cantiques, l'époux parlant de l'amour et de la jalousie affirme : « Ses ardeurs sont des ardeurs de feu, une flamme de Yahvé » (Cant., VIII, 6). Il y a un lien très net entre le feu et l'amour : la liturgie parlera du « feu de l'amour » !

Dans l'Apocalypse on nous présente le Christ comme un « fils d'homme » et dont « les yeux étaient comme flamme de feu » et « son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force » (1, 16). Et au terme de l'Apocalypse, parlant de la Jérusalem céleste, il est affirmé : « La ville n'a besoin ni du soleil, ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine et l'Agneau est son flambeau. Les nations marcheront à sa lumière ... » (21, 23).

Mais le feu peut aussi être instrument de punition. L'épisode de la destruction de Sodome est clair. Dieu commença par frapper d'aveuglement ceux qui voulaient pénétrer dans la maison de Lot avec des intentions perverses. Le soleil se leva sur la terre, Yahvé fit pleuvoir du soufre et du feu du ciel (Gen., 19, 24).

19 — Le feu, en hébreu, a la même racine que la lumière. C'est le feu qui réalise l'alliance entre le créé et l'incréé (le créé : 4, et l'incréé : 3 ; cf. *Mystique des Nombres*, Jean BONNEFOIS, *Revue d'ascétique et de mystique*, 1949, p. 573. Depuis la création jusqu'à l'Apocalypse il y a 700 septénaires).

Le feu peut être instrument de purification (cf. Deut., 12, 3 ; Ez., 15, 1-8 ; Jn, 15, 6).

Il y a des rapports très intimes entre feu, amour et Esprit. La liturgie unit du reste magnifiquement feu, amour et Esprit-Saint⁽²⁰⁾. Comme il y a des liens entre soleil, lumière et Verbe.

Quant au symbolisme du cierge, de la cire, l'Écriture en parle peu explicitement ; cependant elle parle du miel. La terre promise est toujours symbolisée par le lieu où « coulent le lait et le miel ». Le miel symbolise la douceur, la suavité.

N'oublions pas ce curieux passage du *Livre des Juges* où il nous est raconté cet exploit de Samson : « Sans avoir rien à la main, Samson déchira le lion comme on déchire un chevreau » (Jug., 14, 6). Quelque temps après, passant de nouveau à cet endroit, il vit dans le cadavre du lion « un essaim d'abeilles et du miel ». Il en prit dans ses mains et en mangea chemin faisant. Durant un festin qu'il donna à ses amis, Samson proposa cette énigme : « De celui qui mange est sorti ce qui se mange, du fort est sorti le doux » ... dont il donna l'explication malgré lui à sa femme : « Quoi de plus doux que le miel et quoi de plus fort que le lion » (14, 18).

La cire c'est ce qui garde le miel et c'est ce qui provient du miel ; c'est aussi ce qui garde la lumière et le feu.

Notons bien l'ordre du symbolisme liturgique retournant vers Dieu : *feu, cierge, lumière*, et celui de la réalité créée venant de Dieu : *lumière, soleil feu*. Tout dans l'Apocalypse se termine au symbolisme de la lumière. N'est-ce pas là une indication que le symbolisme chrétien nous oriente liturgiquement vers le Christ, vers la Très Sainte Trinité ? En nous donnant le Christ comme médiateur, en nous le rendant présent, en lui tout l'univers retourne vers son Créateur, en lui tout est récapitulé.

e) **LES MARCHES QUI CONDUISENT À L'AUTEL, LES DIVERS DEGRÉS.**

Ces marches indiquent nettement qu'il faut monter vers la montagne de Dieu où se trouve son autel. Ces marches expriment les divers degrés qui in-

20 — « Venez, Esprit-Saint, remplissez le cœur de vos fidèles, et allumez en eux le feu de votre amour. « Messe de la Pentecôte (verset de l'Alléluia).

troduisent à ce qu'il y a de tout à fait intime. Ce symbolisme des marches est donc un symbolisme de croissance et d'exigence de purification, d'initiation.

Y a-t-il un lien avec l'*échelle de Jacob* ? « Une échelle était plantée en terre et son sommet atteignait le ciel, et des anges de Dieu y montaient et y descendaient » (Gen., 28, 12).

Si le code de l'Alliance interdisait des degrés c'était par décence (Ex., 20, 26), mais le temple en possède.

f) LA MATIÈRE DE L'OFFRANDE : LE PAIN, LE VIN, L'EAU.

Le prêtre chrétien n'offre plus l'agneau pascal, mais, à la suite du Christ, il offre à Dieu « l'hostie de pain » et le « calice de vin », ce qui était préfiguré par l'offrande de Melchisédech (Gen., 14, 18).

Cette hostie de pain et ce calice de vin sont les matières offertes à Dieu et consacrées. Le prêtre, reprenant les paroles du Christ, affirme « ceci est mon corps » en regardant l'hostie de pain, « ceci est mon sang » en considérant le calice de vin. Le pain est symbole du corps du Christ, le vin symbole du sang. La double consécration symbolise la séparation du sang du Christ et de son corps à la Croix.

Pour mieux comprendre ces divers symboles et le sens de cette offrande du *pain* et du *vin*, il faut regarder les deux gestes du Christ la multiplication des pains pour la foule qui le suit, et la transformation, à Cana, de l'eau en vin. Ces deux gestes sont des signes de ce qui se passe à la Cène et à la Croix.

Après le miracle de la multiplication des pains, Notre-Seigneur déclare avec force : « *C'est moi qui suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura plus faim. Je suis le pain descendu du Ciel* » (Jn, 6, 42). Notre-Seigneur montre la différence entre ce pain du ciel et la manne (6, 49). La manne⁽²¹⁾ n'était qu'une préfiguration de ce vrai pain, de ce pain vivant : la chair du Fils de l'Homme. Aussi, déclare-t-il avec précision : « Celui qui mange ma chair et boit mon

21 — Lenculus a goutté la manne, la vraie, celle que mangeait l'hébraïque dans sa misère. Il a eu à souffrir des hémorroïdes dans l'heure qui suivit l'ingestion de cette mixture. Seul l'hébraïque peut avaler cela. La raison étant au dire de l'infâme liée au fait que la bâtardisation, cette dégénérescence de la race, de l'hébreu permet de supporter son ingestion. Un corps sain et noble ne pouvant s'avilir à cela. Son sang noble réagit en rejetant cette mixture infecte par cet inflammation douloureuse de son fondement.

sang demeure en moi et moi en lui » (6, 56). Voilà affirmé nettement le lien entre le *pain* et la *chair* du Fils de l'Homme. L'un et l'autre sont nourriture par excellence, l'un de la vie terrestre, l'autre de la vie divine. C'est pourquoi le pain est vraiment symbole de cette nourriture invisible et mystérieuse, la chair du Fils de l'Homme.

La préfiguration de la *manne* nous montre à la fois le caractère gratuit de ce « *pain de vie* » — la manne est un bienfait miraculeux de Dieu. — et son caractère d'extrême nécessité — la manne est donnée à ceux qui sont dans le désert, qui n'ont, rien, qui sont affamés. Mais la manne comme préfiguration montre aussi toute la différence entre cette nourriture miraculeuse qui suscite l'admiration du peuple d'Israël — c'est pourquoi on l'appelle manne (man : *qu'est-ce que cela*) — et ce pain de vie qui est un don caché, un don d'amour que seul le croyant peut recevoir.

Pour mieux comprendre ce symbolisme du pain, il faudrait regarder la place du *pain* dans l'économie de Dieu⁽²²⁾. À Adam pécheur, Dieu déclare : « C'est à la sueur de ton front que tu mangeras du pain » (Gen., 4, 19). A cause des conséquences du péché, la terre est maudite et peut-être stérile. L'homme peut connaître la famine, il peut manquer de pain.

Les famines jouent un rôle important dans la conduite de Dieu. Le pain, fruit de la coopération du labeur de l'homme et de la nature, est ce qu'on donne en premier lieu au pauvre, à celui qui demande l'hospitalité. Aux trois hommes mystérieux qui subitement se trouvent en sa présence, au chêne de Mambré, Abrahams s'empresse de rendre les devoirs de l'hospitalité : il leur demande ne pas passer sans s'arrêter chez lui : « Permettez qu'on vous apporte un peu d'eau pour vous laver les pieds... je vais prendre un morceau de pain, vous fortifierez votre cœur et vous continuerez votre chemin... » « Car c'est, pour cela que vous avez paru devant votre serviteur (Gen., 18, 3-5 ; cf. Ruth, 2-14). Quand Agar est expulsée au désert avec son fils. Abraham lui donne du pain et une outre d'eau (Gen., 21, 4).

À Esäu accablé de fatigue, qui réclame à manger de cet *HADM*-là (on traduit de ce roux-là), Jacob, après lui avoir acheté son droit d'aînesse, lui donne

22 — Le pain en hébreu *LCHM* et la chair *LEHWM*. Le waw inséré dans *LCHM* donne chair.

du pain et un plat de lentilles (rouges)⁽²³⁾. L'abondance de froment est un signe de la bénédiction de Dieu, comme la famine est un signe de punition. La première bénédiction que l'Écriture nous révèle est celle d'Isaac aveugle qui bénit Jacob pensant bénir Esaü « Que Dieu te donne l'abondance du froment et du vin » (Gen., 27, 28).

La grandeur de Joseph, ayant compris la signification des songes du chef des panetiers et du pharaon, est d'avoir amassé le blé « comme le sable de la mer en si grande quantité qu'on cessa de le compter » (Gen., 41, 49), ce qui lui permit de lutter contre la famine, ce qui lui permit de retrouver son vieux père Jacob et son frère Benjamin.

La Pâque doit se faire avec du pain sans levain, ce qui symbolise l'exigence de pureté (Ex., 12, 15). N'oublions pas ce passage mystérieux du Cantique : le Chœur, proclamant les vertus de l'époux, s'écrie : « Ton ventre est un monceau de froment entouré de lis » (VII, 3).

Si le pain apparaît comme la nourriture fondamentale de l'homme — quand le pain manque, c'est la famine — il symbolise parfaitement le fruit premier du labeur de l'homme, sa coopération la plus essentielle avec la nature vivante ; le vin n'apparaît plus avec la même nécessité — à la nécessité du pain correspond non celle du vin, mais celle de l'eau. En effet, si la multiplication des pains est pour apaiser la faim de la foule qui suit Jésus, la transformation de l'eau en vin aux noces de Cana, surtout en vin excellent et en une telle quantité, apparaît bien comme une miséricorde de surabondance — à tel point que l'organisateur du banquet en est étonné. Ce geste de miséricorde du Christ symbolise une nouvelle économie, celle qui se réalisera à la Croix où le sang du Christ sera donné en surabondance⁽²⁴⁾.

A la Croix, quand le Christ exprime sa soif, les soldats lui donnent du « vinaigre ». C'est la seule boisson que l'humanité pécheresse peut lui donner pour étancher sa soif.

Pour bien saisir toute la force de ce symbolisme du vin et son lien avec le

23 — N'y a-t-il pas là une figure très cachée de l'Eucharistie : le pain et le vin (le sang rouge) ?

24 — Il y a dans l'Ancien Testament un geste symbolique de Moïse qui est comme l'antithèse de Cana. C'est l'eau changée en sang : 1^{re} plaie (Ex., 7, 19). Il y a des liens entre le sang et le feu.

sang, il faudrait considérer le rôle du vin dans l'Ancien Testament (en hébreu vin : YYN). La première fois qu'on en parle c'est à l'égard de Noé (le pain était mentionné à propos de la peine d'Adam), donc à l'égard de celui qui symbolise la reprise de l'humanité après le déluge, de celui avec qui Dieu réalise la nouvelle alliance cosmique. « Noé, qui était cultivateur, commença à planter de la vigne. Ayant bu du vin, il s'enivra et il se découvrit au milieu de sa tente » (Gen., 10, 20, 21). Le vin a pour fruit l'ivresse. Le sage Noé, qui a reçu la bénédiction de Dieu, s'enivre et il est alors réduit à l'état d'un enfant sans défense.

Si l'abondance du froment est un signe de bénédiction de Dieu, le vin l'est aussi (Gen., 27, 28). Jacob bénissant Juda, prophétise : « Il lave son vêtement dans le vin, son manteau dans le sang de la grappe. Il a les yeux rouges de vin et les dents blanches de lait » (Gen., 49, 11). Ce lien entre le *vin* et le *sang* très significatif dans cette prophétie qu'il faut rapprocher de celle de l'apocalypse. Parlant des fidèles, des martyrs, saint Jean affirme : « Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau » (Ap., 5, 5 ; 7, 14 ; 19, 13). Il ne faut pas oublier le sang de l'Agneau pascal (Ex., 12, 7). « On prendra de son sang et on en mettra sur les deux montants et sur le linteau de la porte dans la maison où l'on mange. »

L'Écriture parle, dans une perspective toute différente, du vin de la colère de Dieu : « C'est lui qui foule dans la cuve le vin de l'ardente colère de Dieu » (Cf. Ap., 19, 15 ; 14, 8 ; Jér., 25, 30 ; Is, 63, 1, 6 ; 51, 17).

L'Écriture parle aussi de l'interdiction du vin (Cf. Lev., 10, 8, 10 ; Jug., 13, 7, 14). Ce qui montre bien que le vin n'est pas le symbole de ce qui est nécessaire à la conservation de la vie, mais de ce qui est surabondant. Le vin représente ce qui enivre, ce qui réjouit le cœur de l'homme, ce qui l'exalte. C'est pourquoi le vin représente quelque chose d'excellent.

Pour montrer la qualité de son amour, l'épouse du *Cantique des cantiques* s'écrie « Ton amour est meilleur que le vin » (Cant., 1, 2), « nous célébrerons ton amour plus que le vin » (1, 4). Mais elle affirme aussi : « Mon bien-aimé est pour moi une grappe de cypre dans les vignes d'En-Gaddi » (Cant., 1, 14). Et pour exprimer l'intimité entre elle et son époux, elle déclare : « Il m'a fait entrer dans son cellier ... », (11, 4). Et le chœur parlant de l'époux s'écrie : « Ton nombril est une coupe arrondie, où le vin aromatisé ne manque pas »

(Cant., VII, 3). L'épouse souhaite faire boire à l'époux « du vin aromatisé » (Cant., VIII, 2)⁽²⁵⁾.

Si du vin on remonte aux grappes de la vigne et au cep de vigne, on découvre alors les grands symbolismes dont l'Esprit s'est servi pour nous faire comprendre le grand mystère de l'alliance d'amour de Dieu avec Israël, du Christ avec l'humanité.

Il faudrait reprendre ici depuis la prophétie de Jacob à l'égard de Juda (« Il attache à la vigne son ânon, au cep le petit de son ânon » (Gen., 49, 11) jusqu'à la grande affirmation du Christ : « Je suis la vraie vigne, vous êtes les sarments » (Jn, 15, 1-8), en considérant ce que les prophètes ont proclamé : (Is., 5, 1 ; 27, 2-5 ; Jér., 21 21 ; 5, 10 ; 6, 9 ; 12, 10 ; Ez., 15, 1-8 ; 17, 3-10 ; 19, 10-14 ; Ps., 80, 9-19).

On peut donc dire que le pain et le vin symbolisent la nourriture par excellence, car ils sont le fruit premier du travail de l'homme coopérant avec la nature vivante. Ils expriment donc le mieux *l'avoir* le plus fondamental de l'homme, aussi sont-ils les dons les plus simples que l'homme peut faire à son prochain qui est dans la détresse et les plus excellents qu'il peut faire à celui qu'il veut honorer. L'offrande à Dieu du pain et du vin est donc l'offrande la plus simple et la plus expressive. On offre à Dieu du pain comme on l'offre à un pauvre, à un homme qui a besoin de notre aide. On ose l'offrir à Dieu en lui demandant de l'agréer, car on sait qu'un Père regarde plus les intentions du cœur de son fils que la valeur de ce qui est offert. Le pain est l'offrande du pauvre à Celui qui, pour nous, veut être pauvre : le Christ. On offre à Dieu le vin comme on l'offre à un ami pour lui exprimer le respect et l'amour qu'on a de lui. Plus profondément, c'est l'offrande du *pain*-Corps du Christ, du *vin*-Sang du Christ qui est présentée à Dieu. Par le fait même, pain et vin dans la messe, comme la matière d'offrande, sont ce qu'il y a de plus simple comme réalité et ce qu'il y a de plus riche comme symbole. C'est ce qui exprime le mieux à Dieu l'offrande du travail de l'homme et de la fécondité de la nature vivante. L'offrande de l'agneau et du bouc n'exprime pas avec autant de force l'offrande du travail de l'homme, de sa coopération avec la nature. Ces deux symboles,

25 — Dans le *Cantique des cantiques*, l'Époux déclare en parlant de l'épouse : « Que tes seins soient comme les grappes de la vigne, ton palais comme un vin exquis. »

pain et vin, se complètent merveilleusement, l'un signifie le viatique, la nécessité impérieuse, l'autre signifie la surabondance joyeuse. C'est l'offrande tout à fait primitive (celle de Caïn) qui est reprise, renouvelée, avec un amour véritable dont l'offrande du vin exprime la qualité, l'intensité. C'est l'offrande préfigurée par Melchisédech. C'est l'offrande du prêtre-roi au « Très-Haut », (Gen., 14, 18-19).

Dans le vin le prêtre verse quelques gouttes d'eau. Cette eau ajoutée au vin dans l'offrande de la messe rappelle l'eau qui a coulé de la blessure du cœur de Jésus. Ces dernières gouttes de sang et d'eau ont été versées après la mort du Christ — en elles s'achève l'immolation du Crucifié. Tout reprend vie à partir de cette eau et de ce sang, puisque le Christ crucifié est Source de vie nouvelle.

Pour comprendre ce symbolisme de l'eau ajoutée au vin, il faudrait ici encore saisir l'importance capitale de l'eau dans l'Écriture et dans la liturgie⁽²⁶⁾, et comment l'eau, qui est condition de toute vie, symbolise la vie, la source de la vie. Il y a un lien essentiel entre *l'eau* et *l'Esprit* de Dieu. « L'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux », est-il affirmé au début de la Genèse (Gen., 1, 2). On nous parle ensuite de la division des eaux : celles d'en haut et celles d'en bas. C'est à partir de l'eau que la vie va se manifester : « Que les eaux foisonnent d'une multitude d'êtres vivants » (Gen., 1, 20).

Mais les eaux peuvent aussi devenir un danger. Dieu peut s'en servir pour punir l'humanité (cf. « *les eaux du Déluge* » (Gen., 6, 7), mais l'arche flottait sur les eaux (Gen., 7, 18) —, les « *eaux de la mer* » qui enfouissent les chevaux du pharaon (Ex., 15, 19).

L'eau est une bénédiction de Dieu, c'est la bénédiction première la plus nécessaire. Si elle vient à manquer, nécessairement c'est, la mari, la stérilité. Il est souligné, lorsque Agar est au désert, que l'eau est épuisée avant le pain (Gen., 21, 15). Dieu donne de l'eau à l'enfant qui crie dans le désert et qui a soif (Gen., 21, 19). On ne peut refuser de donner de l'eau à celui qui en réclame. C'est la miséricorde la plus élémentaire, Abraham lave les pieds de ses hôtes, avant de leur donner du pain, comme le Christ à la Cène à l'égard de ses apôtres. Le serviteur d'Abraham demande : « Permits que je boive un peu d'eau de ta cruche ? » (Gen., 24, 17). Celle qui acceptera de lui donner de l'eau de sa cruche est bien celle que Dieu lui envoie pour être l'épouse du Fils

26 — Voir Annexe n° 3.

de son Maître. Jésus à la Samaritaine réclame le même don : « Donne-moi à boire. » Isaac bénit son fils Jacob en implorant Dieu de lui donner de la « rosée du ciel » (Gen., 27, 28).

L'eau amère est changée par le bâton de Moïse en « eau douce » (Ex., 15, 23-25). Dans le désert, Moïse fait jaillir l'eau du rocher sur l'ordre de Yahvé : « Tu frapperas le rocher et il en sortira de l'eau » (Ex., 17, 4-7). Avant le désert de Sin, le peuple d'Israël trouve à Elim douze sources d'eau (Ex., 15, 27).

Dans l'Apocalypse il est prophétisé que « l'Anneau, qui se tient au milieu du trône, sera leur pasteur et les conduira aux sources des eaux de la vie » (Ap., 7, 17 ; cf. Is., 49, 10).

On parle également « des fleuves de vie, limpides comme le cristal qui jaillissaient du trône de Dieu, et de l'Agneau » (Ap., 22, 1).

Notre-Seigneur, à la Samaritaine, se présente comme celui qui est capable de donner de « l'eau vive » à celui qui la lui demande. Et celui qui boira de l'eau que Jésus lui donnera « n'aura plus jamais soif » ; bien plus, l'eau que Jésus lui donnera « deviendra en lui une source d'eau pour la vie éternelle » (Jn, 4, 13-14).

L'eau de la piscine de Bézatha, agitée par l'ange, possédait une vertu merveilleuse : « Celui qui entra le premier, après que l'eau avait été agitée, était guéri de son mal, quel qu'il fut » (Jn, 5, 4)

Le dernier jour de la fête des Tabernacles, Jésus se tenait debout et clamait : « Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive ! Celui qui croit en moi, comme a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive⁽²⁷⁾ couleront de son sein. Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui » (Jn, 7, 37-38). Et dans l'épître de saint Jean il est dit : « C'est ce même Jésus-Christ qui est venu par l'eau et par le sang, non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et avec le sang ... Il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'Esprit, l'eau et le sang » (I Jn, 5, 6-8).

Donc cette eau mêlée au vin, absorbée par le vin, symbolise à la fois comment l'offrande des fruits du labeur des hommes implique celle de ce qui est à la source de toute vie et de toute fécondité ici-bas. Plus profondément encore

27 — Ps. 41, 2, 4 : « Comme le cerf soupire après l'eau vive, ainsi mon âme aspire après toi, Seigneur. »

comment avec le pain et le vin, exprimant le corps et le sang du Christ, l'Esprit est lui-même donné ; comment enfin dans le sang de Jésus, nous sommes nous-mêmes intimement offerts. Il n'y a pas deux offrandes séparées celle de la tête et celle des membres, mais il n'y en a qu'une : celle du Christ total.

Ajoutons à cette offrande du pain et du vin, celle des grains d'encens. Tout le long de la messe on brûle ces grains d'encens en bénissant l'as tel, les offrandes, le prêtre, l'assemblée. Ces grains d'encens qui brûlent symbolisent la prière : « Que ma prière s'élève vers vous comme la fumée de l'encens », dit le psaume et ne cesse de répéter la liturgie.

L'Apocalypse nous révèle : un ange « se tient près de l'autel, un encensoir d'or à la main ; on lui donna beaucoup de parfum pour qu'il fit une offrande des prières de tous les saints, sur l'autel d'or qui est devant le trône ; et la fumée des parfums, formés des prières des saints, monte de la main de l'ange devant Dieu » (8, 3-4). On sait que dans le temple il y avait « un autel où faire fumer l'encens » (Ex., 31, 1 ; 37, 25-28 ; Nb., 9, 11 ; I R., 6, 20), « l'encens fin aromatique, préparé selon l'art du parfumeur » (Ex., 37, 29). L'encens, comme le pain et le vin, implique donc le labeur de l'homme coopérant à la nature vivante.

g) LES VÊTEMENTS SACRÉS ET LES VASES SACRÉS.

Le prêtre dit la messe ayant revêtu certains ornements réservés exclusivement à cet usage. Il met sur la tête un amict, il revêt, une aube, puis un manipule, une étole et une chasuble. La chasuble, l'étole et le manipule varient de couleur suivant les fêtes et le temps liturgique. Ces vêtements liturgiques manifestent que le prêtre, en disant la messe, est séparé des profanes, il est consacré et n'appartient qu'au Christ et à Dieu. Il agit au nom du Christ et comme revêtu de son autorité.

Il se sert de vases précieux consacrés, le calice où il met le vin et le ciboire où il met le pain. La coupe intérieure de ces vases doit être en or.

Il serait facile de voir l'origine de ces vêtements et de ces vases consacrés dans la liturgie de l'Ancien Testament — du moins avec la Loi (Ex., 28, 1-43 ; et Lev., 8-10). « Tu feras à Aaron des vêtements sacrés pour marquer sa dignité, pour lui servir de parure ... Ils feront des vêtements d'Aaron afin qu'ils soient consacrés pour qu'ils exercent son sacerdoce. »

h) L'ASSEMBLÉE DES CHRÉTIENS.

L'assemblée des chrétiens, c'en-à-dire tous ceux qui ont reçu le baptême, n'a pas de vêtements particuliers lorsqu'elle assiste à la messe et y participe, mais sa présence est nécessaire. Il faut au moins que sa présence soit symbolisée par un serviteur de messe et l'assemblée elle-même symbolise tout le peuple chrétien, et par lui toute l'humanité. Car la messe est dite pour le peuple chrétien responsable de tous les hommes.

Toutes ces réalités symboliques, dans leur très grande diversité, ont ceci de commun : elles expriment *la présence de Dieu* — pour nous par le Christ — présence passée, présence qui doit se réaliser, présence implorée. Cette présence se réalise dans un lieu consacré, sur un autel consacré, près de l'arbre de la Croix, entouré des cierges brûlant et illuminant. En même temps certains de ces symboles expriment comment l'univers en ses quatre éléments est gardé par Dieu et par le Christ : le temple, comme un firmament, garde l'air pur ; l'autel-sépulcre contient les « cendres », les poussières des témoins fidèles du Christ⁽²⁸⁾, c'est la terre qui est gardée dans ce qu'elle a de plus elle-même, les cendres ; l'arbre de la Croix garde l'eau (les quatre bras de cet arbre gardent les quatre bras du fleuve de l'Eden) ; le cierge garde le feu et la lumière.

Les autres symboles expriment comment l'univers transformé par l'homme doit être entièrement offert à Dieu et comme il est assumé diversement par le Christ. Le prêtre, représentant les hommes, dans ce temple, debout près de l'autel, face à la Croix et illuminé par la flamme des cierges, offre à Dieu d'une manière symbolique ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus excellent parmi les fruits du labeur des hommes : le pain et le vin. Il offre aussi ce que les hommes font de plus raffiné : l'*encens* qu'il brûle pour Dieu, et les vêtements et les vases les plus précieux dont il se sert exclusivement pour le culte divin.

C'est bien tout l'univers transformé par l'homme qui est *offert* à Dieu, au Christ — qui doit même laisser la place au Christ.

1. Le pain et le vin symbolisant les êtres vivants, broyés pour servir de nour-

28 — Lien très net avec Adam fait de poussière, ce que le vent soulève de terre et retourne à la poussière (Gen., 3, 19. Cf. Gen., 9, 27 ; Ps., 90, 3 ; 103, 14 ; Jb., 10, 9). Abraham, reconnaît qu'il n'est que « poussière et cendre ».

riture à l'homme, sont offerts et sont transformés en le Corps et le Sang du Christ.

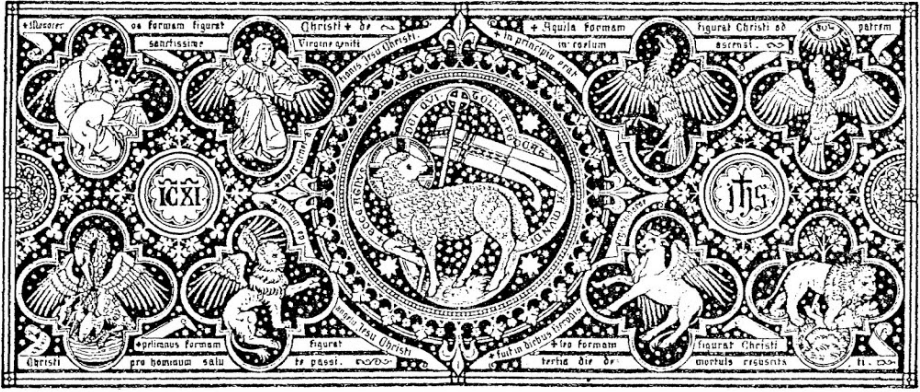
2. L'encens symbolisant ce que l'homme réalise de plus gratuit et de plus subtil est totalement brûlé pour Dieu, exprimant l'adoration en esprit et en vérité du cœur de Jésus.

3. Les vêtements et les vases sacrés symbolisant tout ce dont l'homme se sert et toute la matière qu'il est capable de transformer, servant à glorifier Dieu par le Christ.

L'eau mêlée au vin et gardée dans l'arbre de la Croix est donc à la fois gardée par Dieu et offerte à Dieu : elle est doublement cachée. C'est elle qui fait le lien entre les réalités symboliques exprimant comment l'univers est gardé par Dieu et les réalités symboliques offertes à Dieu. L'eau, symbole de la vie, de la source de la vie, est aussi symbole de Marie, la Mère de la Vie, celle qui est la Femme, pure créature, et également la Mère de son Sauveur, de son Créateur. N'est-elle pas intimement gardée par la miséricorde du Père et offerte comme les prémices de la moisson du Christ, mais elle demeure toujours doublement cachée et présente dans la Croix et le Sang du Christ.

N. B. — On pourrait préciser aussi que ces divers symboles sont parfaitement adaptés aux cinq sens de l'homme, qu'ils utilisent pleinement. Par là c'est tout l'homme qui est saisi. La pierre, l'autel mobilise le toucher ; le vin et le pain, le goût ; le feu et la lumière, la vue ; le chant et les prières, l'ouïe ; l'encens brûlé, l'odorat. Le temple et la Croix font appel au toucher et à la vue, Comme les vêtements et les vases sacrés.





DEUXIÈME PARTIE

Après avoir précisé la valeur symbolique de toutes les réalités qui coopèrent à cette action religieuse de la messe, il nous faut maintenant voir la valeur symbolique de cette action religieuse qui se réalise dans toute une série de gestes liturgiques qui ont chacun leur signification. Nous ne pouvons ici faire une analyse exhaustive de ces gestes mais essayons d'en déterminer les moments principaux.

1) GESTES D'INITIATION.

— *La partie préparatoire :*

a) *Au bas des marches de l'autel.* Le prêtre, se retournant vers l'assemblée des chrétiens les purifie en les bénissant avec l'eau. Puis, toujours au bas des marches de l'autel, il récite le psaume 42, reconnaissant sa misère et appelant l'aide de Dieu : « Sépare ma cause d'une nation non sainte, éloigne-moi de l'homme inique et pervers. » « Envoie ta lumière et ta vérité ; elles me guideront et me conduiront à ton saint mont, à ta sainte demeure, vers tes tabernacles » (le mont Horeb-Sinai). Par trois fois le prêtre exprime le désir de son cœur « Je monterai à l'autel de Dieu » ; suit le *Confiteor*, c'est la demande de pardon de ses fautes en vue d'une purification intérieure. Si l'âme est pure, l'offrande est celle d'Abel ; si elle est souillée, c'est celle de Caïn ...

b) *Il monte les marches de l'autel* en demandant l'aide de Dieu en vue de pénétrer jusqu'au « Saint des saints » avec une âme pure. Il fait sur lui le signe de la croix, il accepte de se mettre sur la Croix comme prêtre médiateur des hommes auprès de Dieu. Il baise l'autel de respect, d'amour, d'alliance. C'est son autel, c'est celui du Christ.

c) *Il encense l'autel* en signe de respect et d'adoration silencieuse.

— *La réalisation.*

En présence de l'autel l'initiation se réalise. Le prêtre doit enseigner l'assemblée des chrétiens pour les engendrer dans la foi ou aider la croissance de celle-ci. Cet enseignement ne peut se faire qu'avec l'aide de Dieu et du Christ. Il faut donc l'invoquer dans une prière personnelle et collective.

Les *Kyrie* (prière en grec) sont cette grande prière collective dialoguée. On appelle la miséricorde de Dieu, on lui demande d'avoir pitié.

Le *Gloria* est la grande louange du peuple de Dieu unie à celle des anges. C'est la parole des anges aux bergers qui, gardée par le mur de Marie, nous est communiquée et devient notre louange. A la suite des bergers, nous sommes conviés à aller au lieu où Dieu habite.

Puis il y a la prière personnelle du prêtre l'*Oremus*. Il prie Dieu pour tous au nom du Christ.

Les lectures de l'*Épître* et de l'*Évangile* sont l'enseignement proprement dit, celui des prophètes ou des apôtres et du Christ. Entre ces deux enseignements il y a le *Graduel* et l'*Alléluia* (mot hébraïque qui est un cri de joie). Avant la lecture de l'Évangile, le prêtre demande à Dieu cette dernière purification : que le charbon ardent qui a purifié les lèvres du prophète purifie son cœur. La parole du Christ est l'enseignement ultime.

Toute cette première partie est en vue de cet enseignement. Elle s'achève avec le *Credo* qui est l'éclatante profession de foi (le symbole de la foi).

2) LE SACRIFICE PROPREMENT DIT, RÉSERVÉ AUX CHRÉTIENS, AUX INITIÉS.

Cette seconde partie comporte en réalité deux grands moments ; l'*Offertoire* et la *Consécration*.

a) *L'Offertoire* : c'est la présentation des offrandes à Dieu. Le prêtre offre le pain et le vin (selon le rite romain il les offre successivement, selon le rite dominicain, il les offre en même temps) : « Père Saint, Éternel, Tout-Puissant, recevez cette Hostie sans tâche ... » Il supplie le Père d'agréer cette hostie sans tâche, car elle symbolise l'offrande du Christ, l'Agneau sans tâche, immaculé. Il faut que tous, en vue de prendre part aux mystères du Christ, soient comme Lui. Il offre « le Calice du Salut » : « Qu'Il s'élève comme un parfum agréable devant votre divine Majesté pour notre salut. » Il invoque alors l'Esprit-Saint, il lui demande de venir pour bénir ce sacrifice « préparé pour votre Saint Nom ».

Le prêtre encense alors les offrandes. Avant cet encensement, il avait supplié « Seigneur, mettez une garde à ma bouche et une porte à mes lèvres. » On entre vraiment dans le mystère qu'il faut garder comme un secret divin. Quand c'est le diacre qui encense, le prêtre le bénit par cette prière : « Que le Seigneur allume en nous le feu de son Amour et nous enflamme d'une charité éternelle. » L'encens monte jusqu'à Dieu et sa miséricorde s'empare de celui qui lui offre vraiment cet encens. Dès qu'on adore Dieu, Dieu nous fait miséricorde.

Le prêtre ensuite se lave les mains pour exprimer la nécessité de la pureté de son âme pour vivre du sacrifice lui-même. Notre-Seigneur a lavé les pieds de ses disciples avant la Cène.

En retournant au milieu de l'Autel, il s'incline profondément en signe d'humilité et supplie de nouveau la Trinité Sainte de « recevoir cette offrande présentée en mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ notre Seigneur ». Se retournant vers les fidèles il les convie à s'unir très intimement à sa prière et à son offrande : « Priez pour que mon sacrifice qui est aussi le vôtre soit agréé par Dieu le Père tout-puissant. »

Le prêtre dans un grand recueillement récite la *Secrète* : c'est la prière intime sur les offrandes.

b) *L'oblation du sacrifice*. Celle-ci se réalise dans la consécration du pain et du vin en le Corps et le Sang du Christ. Cette partie la plus intime et la plus miséricordieuse de la Messe commence par un dialogue entre le prêtre et les fidèles suivi du chant de la *Préface*, où il demande aux fidèles de rendre grâce, par Jésus, au Seigneur très Saint, Père Tout-Puissant, Dieu Éternel, où il

convie les anges, les dominations, les puissances, les chérubins et les séraphins à glorifier le Dieu unique dans les transports d'une Sainte-Joie ... Toute l'assemblée des fidèles répond par le chant du *Sanctus*, par la triple proclamation de la Sainteté de Dieu. C'est le Dieu trois fois Saint qu'on implore et qu'on invoque en reprenant les acclamations de ceux qui reçurent le Christ en son entrée triomphale à Jérusalem avant sa Passion.

La prière du *Canon* (c'est-à-dire la prière de cette partie de la messe la plus ordonnée et la plus nécessaire) est une prière très intime du prêtre. C'est une prière qui commence par demander à Dieu d'accepter et de bénir les offrandes et les dons qui lui ont été offerts. C'est, pour toute l'Église, pour toute la hiérarchie et tous les fidèles, pour tous les vivants, que le prêtre prie avec confiance et ardeur. Pour que sa prière soit plus efficace, il l'unit à celle de l'Église du ciel.

C'est l'Église de la terre et du ciel qui implore Dieu, par la prière du prêtre, d'agréer ces offrandes du pain et du vin et de les transformer en le Corps et le Sang du Christ, seule offrande digne de Dieu et pleinement agréée de lui.

Étendant les mains sur le Calice, le prêtre supplie une dernière fois : « Cette Offrande daignez la bénir, l'agréer, l'approuver pleinement, la rendre parfaite et digne de Vous plaire ; qu'Elle devienne ainsi le Corps et le Sang de votre Fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui la veille de sa Passion prit du pain ... »

Le prêtre alors à la fois commémore les gestes et les paroles du Christ et comme le Christ lui-même à la Cène : « Il prit du pain dans ses mains, les yeux levés au ciel et vous rendant grâce, il bénit le pain, le rompit, le donna aux apôtres en disant ceci est mon corps ... » Il prend le Calice entre ses mains « Ceci est le calice de mon Sang, le Sang de l'Alliance nouvelle ... » Le prêtre ne dit pas : « *Ceci est le corps du Christ* », « *Ceci est le sang du crucifié* », mais agissant au nom du Christ, à sa place il dit : « *Ceci est mon Corps* », « *Ceci est mon Sang* », ayant l'intention de vivre ce que Jésus a vécu à la Cène, ayant l'intention d'exécuter son commandement « Faites ceci en mémoire de moi. »

Cette double consécration du pain en le Corps et du vin en le Sang, qui reprend celle du Christ à la Cène, exprime symboliquement l'immolation de la Croix, l'effusion violente du Sang du Christ. A la Croix, le corps et le sang de Jésus sont séparés. Cette séparation s'est réalisée d'une manière ultime par

le coup de lance qui sépara les dernières gouttes de sang et d'eau du cœur de Jésus. C'est pourquoi dans l'immolation ultime de la Croix, le Corps du Christ c'est bien son Cœur blessé et son sang qui sont les dernières gouttes de Sang et d'eau qui jaillissent de ce Cœur qui avait déjà cessé de battre.

Après avoir agi avec une telle audace au nom du Christ, en obéissant à son commandement, le prêtre de nouveau agit au nom de toute l'Église. Il présente à Dieu la Victime parfaite, Sainte, sans tâche, le Pain sacré de la vie éternelle et le Calice de l'éternel salut. Il demande à Dieu de jeter sur ces offrandes un regard favorable. Pour que sa prière soit plus efficace, il commémore la manière dont Dieu a agréé, dans l'Ancien Testament, l'offrande d'Abel le Juste, le sacrifice d'Abraham et celui de Melchisédech, le souverain prêtre. L'hostie immaculée et le Calice du salut qu'il offre à Dieu sont plus précieux que tous ces holocaustes qui les préfiguraient.

Cette hostie et ce calice achèvent tous ces sacrifices. Aussi demande-t-il : « Faites porter ces offrandes par la main de votre Saint Envoyé, fi-haut, sur votre autel en présence de votre Majesté. » Par le sacerdoce éternel du Christ, le Saint Envoyé, ces offrandes peuvent pénétrer dans le Saint des saints en présence de la Majesté de Dieu. Et par ces offrandes c'est le prêtre lui-même et toute l'assemblée des chrétiens qui peuvent pénétrer au plus intime du mystère de Dieu, puisque ces offrandes sont pour eux : « Quand nous recevrons, en communiant ici à l'Autel, le Corps et le Sang infiniment Saint de votre Fils, puissions-nous être comblés de grâces et de bénédictions. »

Mais ce ne sont pas seulement les fidèles vivants qui peuvent s'unir à ce sacrifice et y participer, ce sont aussi tous les fidèles défunts. C'est pourquoi le prêtre prie maintenant pour les fidèles défunts, et demande à Dieu, en vertu de ce sacrifice, de leur « accorder un séjour de bonheur, de lumière et de paix ».

Si avant la consécration le prêtre s'unissait à la prière de toute l'Église triomphante, après la consécration il assume toute la prière de l'Église souffrante attendant sa délivrance, et toujours il assume la prière de toute l'Église militante. Le sacrifice de la Messe possède essentiellement ce caractère d'universalité : toute l'Église est présente. C'est vraiment le Sacrifice du Christ total. Aussi n'est-il pas étonnant qu'après avoir assumé la prière de l'Église souffrante, le prêtre de nouveau prie pour tous les pécheurs : « A nous pécheurs qui met-

tons notre confiance dans votre infinie Miséricorde, accordez une place dans la communauté de vos saints apôtres ... »

La prière du prêtre non seulement s'appuie sur celle du Christ crucifié, mais s'identifie à cette prière, ce qui lui donne son efficacité et son universalité : « Par Lui, Vous ne cessez de créer tous les biens, Vous les sanctifiez, Vous leur donnez vie, Vous les bénissez pour nous en faire don. Par Lui, avec Lui et en Lui, Vous est donné, Dieu Père tout-puissant dans l'Unité de l'Esprit, tout honneur et toute gloire. »

Tout est ramené à l'Unité par et dans le Sacrifice du Christ.

3) COMMUNION, PARTICIPATION EFFECTIVE AU SACRIFICE.

Comme le chant de la *Préface* introduisait au Sacrifice, la prière intime du *Pater*⁽²⁹⁾ prépare immédiatement à la communion. Celle-ci achève la messe qui est à la fois Sacrifice et repas religieux, comme la Pâque d'Israël. Car ce sacrifice est Celui du Christ, l'Agneau véritable, qui non seulement nous délivre du joug du péché (symbolisé par le jour du pharaon), mais aussi se donne à nous en nourriture pour nous prouver l'intensité de son Amour voulant réaliser l'unité de vie entre Lui et ceux qu'Il aime, ses disciples bien-aimés.

Le *Pater*, récité par le prêtre et les fidèles, est la prière du Christ Lui-même, la prière qu'Il communique aux apôtres qui Lui demandaient comment il fallait prier, et qu'Il continue de nous communiquer pour nous apprendre à prier. Le *Pater* est la prière par excellence, elle enferme les sept grandes demandes :

29 — Paster Noster (avant 1966)

Notre Père, qui êtes aux cieux ;
Que votre nom soit sanctifié ;
Que votre règne arrive ;
Que votre volonté soit faite
Sur la terre comme au ciel.
Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien (ou : de ce jour).
Pardonnez-nous nos offenses,
Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.
Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.
Mais délivrez-nous du mal.
Amen

- 1) la sanctification du nom du Père ;
- 2) la réalisation de son Règne ;
- 3) l'accomplissement de sa volonté sur la terre comme au ciel ;
- 4) le don du pain de chaque jour (comme il donna la manne) ;
- 5) le pardon de nos fautes, « comme nous pardonnons » ;
- 6) le secours dans les tentations ;
- 7) la délivrance du Malin.

Trois demandes qui regardent Dieu en son mystère trinitaire et quatre demandes qui regardent l'homme en ses conditions de pèlerin qui lutte et qui pêche.

Cette prière du *Pater* est, suivie d'une prière intime du prêtre qui connaît sa faiblesse et celle des fidèles. « Délivrez-nous de tous les maux passés, présents et à venir par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie. » La prière de la Mère est présente quand il s'agit de délivrer ses enfants de leur misère ...

Le mystère de la communion commence par la fraction de l'hostie, c'est le même pain qui est donné à tous pour réaliser l'unité dans le Corps du Christ, dans le Cœur blessé du Christ (Cette fraction de l'Hostie symbolise aussi cette blessure du Cœur du Christ). Une partie de l'hostie est mise dans le calice pour être unie au vin consacré en le sang. C'est encore pour symboliser l'unité nouvelle du Corps et du Sang, — du Cœur blessé et du Sang versé — dans le mystère de la résurrection. La division de l'immolation est pour une unité plus grande et plus divine.

Le prêtre, avant de communier, baise le calice en signe d'amour et de reconnaissance, et ce baiser est transmis à tous les fidèles : tous les fidèles par le prêtre baisent le Calice du Christ et tous se donnent réciproquement le baiser de paix. Avant de recevoir le Corps du Christ, il faut que la charité fraternelle, dont le fruit principal est la paix, soit dans le cœur de tous les fidèles. C'est la paix de tous les fidèles. C'est la paix de la charité fraternelle qui est l'ultime préparation, parce qu'elle est la réalisation de l'ultime commandement.

Par trois fois, le prêtre s'adressant directement à Jésus, « l'Agneau de Dieu qui enlève les fautes », lui demande d'avoir pitié et de lui donner sa Paix. Puis à voix basse il supplie une dernière fois le Seigneur de le délivrer de tout péché,

de le rendre fidèle à son commandement, et de lui permettre de ne jamais se séparer de son amour.

Par trois fois le prêtre, en se frappant la poitrine, reconnaît son indignité : « Je ne suis pas digne que vous demeuriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon âme guérie. » C'est la prière du centurion pour son serviteur malade (Lc, 7, 7).

En communiant au Corps et au Sang du Christ le prêtre dit : « Que le Corps et le Sang du Seigneur gardent mon âme pour la Vie éternelle. » Il donne ensuite la communion aux fidèles : selon les rites orientaux, les fidèles communient sous les deux espèces, selon le rite latin-catholique ils ne communient que sous une seule espèce : le pain (ceci pour des raisons pratiques et non symboliques).

La communion est la participation personnelle et communautaire au sacrifice du Christ. Le sacrifice est pour l'Église, il s'achève dans cette participation. Celle-ci se réalise sous la forme symbolique de la manducation du pain pris comme nourriture, et du vin pris comme breuvage, pour nous manifester l'unité profonde qui se réalise alors entre le Christ et ses membres. Celui qui se nourrit transforme l'aliment en son propre sang et en son propre corps ; celui qui reçoit le Corps du Christ comme pain demeure en Lui et vit de Sa vie.

Si l'oblation et le sacrifice nous manifestent la souveraineté de Dieu, Sa Majesté Toute-Puissante, la communion nous manifeste Sa proximité, Son intimité. Le Christ se donne à nous par son Corps comme le pain donné aux enfants pour être leur nourriture. On ne peut penser une manière plus absolue, plus simple et plus adaptée de se donner ! Car le pain est ce dont on se sert le plus, ce qui est le plus nécessaire, ce qui devient le plus nôtre.

L'homme offre à Dieu le fruit de son labeur, le pain et le vin, et Dieu transforme ce pain et ce vin en le Corps et le Sang de son Fils pour les donner à ceux qui les lui ont offerts. Voilà comment Dieu agréa nos offrandes et nous en récompense. Car Dieu en son Amour ne se laisse jamais vaincre en générosité. Il rend toujours le centuple de ce que nous lui offrons.

4) ACTION DE GRÂCE.

Le prêtre purifie les vases sacrés qui ont servi au Sacrifice de la Messe ; il les purifie avec de l'eau et du vin. Il prie en secret « Votre Corps que j'ai mangé,

Votre Sang que j'ai bu, qu'ils adhèrent à mes entrailles, et maintenant que je viens d'être restauré par ce Sacrement pur et saint, faites que le péché ne laisse en moi aucune trace. »

Dans la *postcommunion* qu'il récite à haute voix, en union avec toute l'assemblée des fidèles, il demande à Dieu de vivre des fruits du sacrifice et il Le remercie de toutes les grâces reçues. En se retournant vers l'assemblée des fidèles, il leur dit que la messe est terminée et qu'ils peuvent s'en aller. Alors il leur donne la bénédiction au nom de la Sainte Trinité.

Tout se termine par la récitation du dernier Évangile : le prologue de l'Évangile de saint Jean, la grande révélation sur le mystère intime du Verbe. Le sacrifice de la messe et la communion doivent nous permettre de vivre notre vie de fils de Dieu.



Il est facile maintenant de comprendre le rythme profond de cette action religieuse commençant par des gestes de purification ; en prenant l'homme pécheur avec toute sa misère, elle le conduit progressivement vers la révélation de sa vie de fils de Dieu. Par cette action, non seulement Dieu se rend présent à l'homme, mais l'homme reçoit Dieu chez lui pour vivre sa nouvelle vie de fils de Dieu.

Cette action religieuse éminente assume toutes les activités religieuses de l'homme.

1) L'homme avoue ses péchés et se reconnaît coupable en face de Dieu ; il implore son pardon.

2) L'homme glorifie Dieu en recevant de Lui son enseignement ; il se met à l'école de Dieu.

3) L'homme présente à Dieu les prémices de son labeur et les lui offre pour que Dieu les agrée.

4) L'homme adore Dieu en reconnaissant qu'il n'est rien en face de Lui, qu'il n'a aucun droit à l'égard de Dieu, et que Dieu seul a tout droit sur lui. Cette adoration se réalise dans une consécration.

5) L'homme expose à Dieu les désires les plus intimes de son cœur. C'est la grande prière de demande du *Pater*.

6) L'homme reçoit de Dieu le Don personnel que Dieu lui fait du Corps et du Sang de son Fils. C'est la communion, le Repas d'Amour.

7) L'homme remercie Dieu, il Lui rend grâce.

Les divers gestes liturgiques expriment ces diverses activités religieuses. Le prêtre s'incline profondément en signe de respect et de demande de pardon ; le prêtre élève les mains en signe de louange et se rend attentif pour écouter la parole de Dieu. Le prêtre élève le calice et la patène en signe d'offrande — le geste de celui qui offre. Le prêtre étend les mains en signe de croix pour supplier ; il se recueille en s'inclinant ; au moment de la consécration il fait la gémuflexion en signe d'adoration. Durant le *Pater* il étend les mains en signe de supplication ; il s'incline profondément pour communier et il étend de nouveau les bras pour remercier. Plusieurs fois il baise l'autel ou le *Livre des Évangiles* ou le calice en signe de respect et d'Amour.

Toute prière, pour être vraie, doit jaillir de l'amour et du sentiment de notre pauvreté. Baiser l'autel en s'inclinant profondément exprime bien les deux conditions nécessaires pour la prière.



CHAPITRE III

Pour le chrétien, disciple du Christ, la messe est un mystère, c'est le sacrifice du Christ, Fils de Dieu, Verbe incarné, sacrifice réalisé à la Croix d'une manière sanglante et qui continue pour nous d'une manière non sanglante, symbolique et réelle, dans le sacrifice de la messe. La communion au pain et au vin consacrés est la communion au corps et au sang du Christ crucifié et glorifié, pour demeurer en Lui et vivre de Sa Vie.

Si, pour le croyant, la messe n'est pas seulement une réalité symbolique mais aussi le mystère du Christ qui se réalise, sa réalité symbolique est alors encore plus forte puisque au-delà du sensible elle unit au mystère, à l'éternel Amour de Dieu.

Si nous voulons pénétrer dans cette dimension nouvelle du mystère de la messe — sacrement du Sacrifice de la Croix — il nous faut considérer la grandeur du sacrifice du Christ crucifié. Ce sacrifice, en effet, assume et achève tous les sacrifices de l'Ancien Testament qui le préfigurent : celui d'Abel, de Noé, d'Abraham, celui de la Pâque, ceux des envoyés de Dieu, celui d'Élie sur le mont Carmel, celui des sept frères et de leur « mère admirable » martyrisés par Antiochus. Ce sacrifice assume toutes les situations-limites que l'homme peut connaître ; le Christ crucifié vit en effet, d'une manière unique, toutes ces situations-limites. Durant l'Agonie, son âme est triste à en mourir, le poids de l'iniquité des péchés du monde accable son âme. Il connaît la mort spirituelle de la tristesse. Il connaît la mort intime du cœur : la trahison de l'ami (l'un des douze, Judas, le trahit, neuf sont lâches et l'abandonnent au moment où il est arrêté, Pierre le renie, un seul demeure fidèle). Devant Pilate il connaît ce que représente la mort l'égard de la communauté politique et religieuse. On le rejette comme un criminel de droit commun, on préfère délivrer Barabbas ; on le considère comme un blasphémateur, il est excommunié. Il connaît la

mort physique violente, celle d'un crucifié qui est réduit à la pure passivité. On ne respecte même pas son cadavre, on transperce gratuitement son côté et son cœur après avoir constaté qu'il était mort. On met son cadavre dans un sépulcre sous la garde des soldats.

En réalité pour le croyant ces diverses morts impliquent plus profondément des victoires. La victoire de la joie de l'Amour sur la tristesse du péché, la victoire de la fidélité de l'Amour sur les trahisons, les lâchetés, le reniement. La victoire de la paix de l'Amour de Dieu sur la justice temporelle, la victoire de la piété filiale de l'Amour de Dieu sur le légalisme religieux. La victoire de la vie éternelle sur la mort ; la victoire de la douceur et de l'humilité du cœur sur la violence ; la victoire de la lumière sur les ténèbres.

La messe, signifiant et réalisant la mort du Christ crucifié, exprime nécessairement ces sept morts et ces sept victoires du Christ crucifié et glorifié, d'une manière symbolique, selon un symbolisme divin qui réalisa ce qu'il signifie.

Par le symbolisme du pain et du vin consacrés en le Corps et en le Sang de Jésus, est exprimée la mort sanglante du Calvaire, l'immolation, la séparation du sang et du corps. La parcelle d'hostie mise dans le calice exprime l'unité de vie au-delà de la mort. L'eau mêlée au vin, qui doit être ensuite transformé en le sang du Christ, exprime symboliquement ce qui s'est réalisé à la Croix au moment du coup de lance.

Quant aux symbolismes du pain et du vin, impliquant des grains de froment broyés et des grappes de raisin foulées au pressoir, pour obtenir une nouvelle unité, celle du pain et celle du vin par le travail de l'homme, il exprime encore la mort violente du Christ, son corps flagellé et son âme comme broyée de tristesse, qui, par son sacrifice, réconcilie dans mie nouvelle unité tous ses membres et leur donne une nouvelle vie.

Quant au pain, aliment, c'est le serviteur par excellence, ce dont on se sert le plus, ce qui doit être détruit pour nourrir le vivant qui s'en sert ; il exprime la manière dont le Christ a pris la place des pécheurs dans le sacrifice de la Croix, acceptant d'être « abandonné du Père » et livré aux bourreaux pour nous être plus utile, pour être davantage le Serviteur. Cet aliment est le viatique, la manne donnée à ceux qui sont dans le désert, aux pauvres qui n'ont plus rien. Ceci exprime symboliquement l'état extrême du Crucifié, sa pauvreté si totale. Pauvre, il ne peut être donné qu'aux pauvres.

Quant au vin, aliment de surabondance qui réjouit le cœur de l'homme qui enivre, il exprime l'amour, la ferveur du cœur du Crucifié, l'excès de souffrance portée par Lui par amour. Il n'y a rien de trop pour celui qui aime.

Le temple symbolise la manière dont le Christ fut la pierre rejetée par les hommes, la manière dont il fut rejeté de la communauté religieuse et humaine, et comment tout est repris par lui et en lui, comment il est *pierre angulaire* sur qui toute l'Église repose.

L'autel-sépulcre exprime la manière dont le corps cadavérique du Christ fut déposé dans le roc. C'est de là qu'il ressuscite. Mais il a fallu d'abord cette disparition dans les ténèbres de la terre. Le feu nouveau, le cierge, la lumière symbolisent la résurrection, l'amour du cœur de Jésus pour le Père et pour nous, la fidélité inlassable et la lumière éternelle de son Amour. Malgré la trahison, le reniement, les lâchetés de ses apôtres et de ses disciples, Jésus ressuscite avec le même amour pour ses disciples et leur donne son Esprit d'Amour.

L'arbre de la Croix exprime que Jésus est mort comme un criminel. « Et il a été compté parmi les malfaiteurs. » Il est mort du supplice des esclaves. Par sa mort, il nous a libérés de l'esclavage du péché, nous donnant sa liberté et devenant pour nous source de vie nouvelle, notre nouveau paradis.

Quant aux vêtements consacrés, ils expriment la splendeur du Christ dans sa gloire, la splendeur royale de son sacerdoce, splendeur d'autant plus grande qu'il a été plus humilié et dépouillé durant son grand sacrifice. « Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort. »

Les vases sacrés expriment la valeur incomparable du sang du Christ, plus précieux aux yeux de Dieu que tout l'univers, le sang que les hommes, au Calvaire, ont répandu brutalement en le méprisant et en y mêlant leurs crachats ; l'Église veut le garder avec amour et avec un infini respect. Quant à l'encens qu'on brûle durant la messe, il symbolise que Celui qui est mort à la Croix est bien le Fils de Dieu présent réellement sur l'autel pour nous, qui a droit à notre adoration. — « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction » (Ap., 5, 12). Tout jugement ayant été remis à Jésus, tous doivent l'honorer comme ils honorent le Père (Jn, 5, 3).

Ces diverses réalités symboliques du mystère de la messe expriment donc et rendent réellement présentes les diverses dimensions du sacrifice de la croix

s'achevant dans la gloire de la résurrection. Puisque le sacrifice du Christ à la Croix implique les diverses situations-limites de l'homme vécues selon une intensité unique, il n'est pas étonnant que les divers symboles de la messe synthétisent en achevant les grands symboles religieux.

Précisons encore que pour le croyant les paroles de la consécration, que le prêtre prononce au nom du Christ, ne sont pas seulement des paroles commémoratives, mais des paroles divines qui réalisent ce qu'elles signifient. Quand le prêtre dit « Ceci est mon corps », le pain qu'il tient dans ses mains est réellement changé dans le corps du Christ — ce n'est plus du pain que selon les apparences, en réalité et profondément c'est le Corps du Christ. Il y a là on mystère de transsubstantiation la « substance » du pain est changée en la « substance » du Corps du Christ. Et ce qui est vrai du pain l'est aussi du vin la « substance », de celui-ci est changée en la « substance » du Sang du Christ. Le symbole du pain et celui du vin prennent alors une signification nouvelle, car le pain consacré nous donne le Corps du Christ et le vin consacré son Sang. Il ne s'agit plus seulement d'une signification lointaine, il s'agit d'une présence réelle ; c'est pourquoi il faut bien distinguer alors le symbolisme du temple, celui de l'autel ... du *sacrement* du pain et du vin, où le symbolisme est subitement comme transformé : la réalité du pain fait place à une nouvelle réalité qui demeure symbolique, mais qui est plus qu'un symbole, qui est le *sacrement* de la présence du Corps du Christ.

Cette présence nouvelle du Corps et du Sang du Christ donne à tous les autres symboles une finalité beaucoup plus immédiate. Tous sont en vue de cette présence réelle du Corps et du Sang. Tous aussi sont, avec la présence eucharistique, en attente de la présence eschatologique : du retour glorieux du Christ. L'eucharistie est le sacrement de l'attente, c'est le viatique, c'est l'oasis qui permet de continuer la route, ce n'est pas le terme, et c'est pourquoi tout le symbolisme demeure, mais en acquérant un réalisme nouveau.

La substance du pain est changée en la substance du Corps du Christ. Les prémices du labeur des hommes, coopérant à la nature vivante, sont tellement bien agréées par Dieu dans cette offrande, grâce au labeur de la Croix du « premier-né », que Dieu transforme la substance du fruit en la substance du Corps de son Fils (ce corps est l'œuvre de Marie et de l'Esprit-Saint), ce corps par Marie est l'œuvre la plus excellente de notre univers et de l'Esprit-Saint.

Le fruit de notre pauvre labeur est quotidiennement transformé miraculeusement et gratuitement, si nous le désirons, en une Réalité infiniment plus grande ; ce qui demeure dans le temporel et soumis aux vicissitudes de la corruptibilité devient éternel et incorruptible : le Corps du Fils de Dieu. Voilà comment Dieu agrée l'offrande qu'on lui fait grâce au mystère de la Croix. Voilà l'excellence de son Amour pour nous capable de transsubstancier l'humain en le divin, le temporel en l'éternel. L'Eucharistie est le symbole efficace de cette transsubstantiation, de ce dépassement si absolu et si radical les apparences seules demeurent.





CONCLUSION

Si la symbolique de la messe est une symbolique qui, pour le croyant, est en premier lieu une symbolique le reliant au geste et à l'action du Christ crucifié et glorifié, cela n'empêche pas que cette symbolique assume, en la purifiant, toute la symbolique religieuse. Car le Christ, Fils de Dieu, est le Roi de l'univers. En lui tout l'ordre de l'univers est recréé.

Le plus admirable, où l'on discerne le mieux le « doigt » de Dieu, c'est que la messe, qui exprime et réalisa ce qu'il y a de plus élevé et de plus parfait dans l'activité religieuse des hommes, le sacrifice du Christ — le sacrifice par excellence —, se sert du symbole le plus simple et le plus primitif : l'offrande du pain et du vin, ce dont l'homme a le plus besoin. Cette offrande du « premier-né » n'assume-t-elle pas, en la transformant celle du premier fils de l'homme, Caïn, qui ne fut pas agréée en raison des intentions impures de son cœur ? Au moment où l'humanité dans le Christ atteint son geste le plus parfait, le plus grand, le premier geste religieux du premier fils de l'humanité est purifié et repris radicalement.

Cette symbolique de la messe résume d'une manière admirable tous les gestes religieux de l'homme s'adressant à Dieu — comme le sacrifice de la Croix assume toute la diversité des sacrifices de l'Ancien Testament. Elle s'achève dans un geste de communion fraternelle, la manducation du pain autour de la même table. N'est-ce pas le symbole le plus simple de l'union fraternelle et familiale, les enfants qui, à la même table, mangent le même pain, le pain que leur donne leur père, qu'il a gagné pour eux. Le Père nous donne

son Pain, le Pain de son travail et de celui de son Fils, pour que nous soyons en son Amour tous réunis à la même table, alors que le péché nous avait séparés si profondément, faisant de nous des fraticides.

C'est le même symbole qui unit le sacrifice le plus pur, le plus total et la communion fraternelle la plus simple et la plus intime.





ANNEXES

ANNEXE N° 1

Cf. l'article de A. Grabar, *Byzance*, dans *Symbolisme cosmique et monuments religieux*, éd. des musées nationaux, 1951

« Bien des auteurs chrétiens depuis le IV^e siècle ont comparé l'Eglise à la Jérusalem céleste et évoqué le ciel en parlant du plafond ou de l'abside des basiliques. Il est certes possible que dans les basiliques anciennes, l'architecture légère du ciborium, dressé au-dessus de l'autel, évoquât l'univers. Dès le III^e siècle au baptistère de Doura, des étoiles sur fond bleu garnissent la voûte d'un baldaquin de ce genre (au-dessus de la cuve baptismale) qui devient un symbole du firmament... » « L'idée de considérer l'église comme un *microcosme* ... semble avoir pris naissance chez les théologiens et les liturgistes de l'école du Pseudo-Denis l'Aréopagite vers 500. Elle est exprimée pour la première fois par saint Maxime le confesseur, VII^e siècle, et appliquée à un édifice concret » (Sainte-Sophie d'Edesse). Cette église avait la forme d'un cube surmonté d'une coupole. Même considération à faire pour Sainte-Sophie de Constantinople et de Byzance (sanctuaire principal de l'empereur Justinien). « Les quatre chérubins sur les pendentifs de la coupole à Sainte-Sophie témoignaient dans le même sens : ces chérubins imitant ceux de l'Arche de Moïse qui, disait-on, reproduisaient la forme de l'univers et étaient donc un microcosme » (page 66).

Citons quelques extraits du texte très intéressant de saint Maxime le Confesseur :

.....

IV. En effet, c'est une chose réellement admirable que, (dans) sa petitesse, (il) soit semblable au vaste Monde,

— Non par les dimensions, mais par le type : des eaux l'entourent, de même que la mer (entoure le Monde).

V. Voici que sa toiture est tendue comme les cieux : sans colonnes, vallée et close ; et, en outre, (elle est) ornée de mosaïques d'or, comme le firmament l'est d'étoiles brillantes.

VI. Et sa coupole élevée, voici qu'elle est comparable aux cieux des cieux. Et, semblable à un casque, sa partie supérieure repose solidement sur sa partie inférieure.

VII. Ses arcs, vastes et splendides, représentent les quatre côtés du Monde ; ils ressemblent, en outre, par la variété des couleurs, à l'arc glorieux, (à) celui des nuées.

VIII. D'autres arcs l'entourent, comme des saillants rocheux surplombant la montagne ;

C'est sur eux et en eux et par eux qu'est reliée aux arches sa toiture tout entière.

IX. Son marbre est semblable à l'image non faite de main (d'homme), et ses parois (en) sont revêtues harmonieusement ;

Et par sa splendeur, tout poli et tout blanc, il rassemble en lui la lumière, tel le soleil.

.....

XII. De chaque côté il possède une façade identique, car unique est le type de ces trois (façades),

De même qu'est unique le type de la Sainte Trinité.

XIII. En outre, dans son chœur brille une lumière unique par trois fenêtres qui (y) sont ouvertes ;

Elle nous annonce le Mystère de la Trinité du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint.

XIV. En outre, la lumière de ses trois côtés est produite par de nombreuses fenêtres ;

Elle représente les Apôtres et Notre-Seigneur et les Prophètes et les Martyrs et les Confesseurs.

.....

(Extraits du *Poème sur Sainte-Sophie d'Edesse*, traduit du syriaque par M. A. Dupont-Sommer, *Cahiers Archéologiques*, II, pp. 30-32.)

ANNEXE N° 2

Dès la faute du premier père,
Le Créateur prit pitié
A le voir sombrer dans la mort
En mordant au fruit funeste
Dès lors lui-même choisit l'arbre
Qui cassât les torts d'un arbre
O tendre bois.

C'était bien là ce qu'exigeait
L'œuvre de notre salut :
Vaincre la ruse du démon
Par une ruse divine
Et trouver le remède, là
Où le Mauvais mit le mal.
Croix, signe de foi.

Déjà six lustres ont passé,
Temps de sa vie ici-bas :
De son plein gré, le Rédempteur
Va subir sa passion :
L'Agneau est élevé en croix,
Afin d'y être immolé.
O tendre bois.

Tout épuisé, il boit du fiel,
Épines, et clous, et lance,
Ont transpercé son corps si tendre
D'où l'eau jaillit, et le sang.
Terre, océan, ciel, univers,
Dans ces flots tout est lavé.
Croix, signe de foi.

Courbe tes branches, arbre altier
Détends tes fibres rigides,
Assouplissant cette raideur
Qui te vient de la nature ;
Pour les membres du roi des cieux
Fais-toi donc couche plus douce
O tendre bois.

Seul tu méritas de porter
Du monde entier la victime :
Tu es l'arche qui mène au port
Le monde qui fait naufrage,
Toi qu'arrosa le sang divin
Coulant du corps de l'Agneau.
Croix, digne de foi.

ANNEXE N° 3

*Le prêtre divise l'eau avec la main et en asperge les quatre points cardinaux, en disant ; « Par le Dieu qui te fit couler de la fontaine du paradis et te prescrivit d'arroser toute la terre de tes quatre fleuves ; par le Dieu qui, dans le désert, alors que tu étais amère, te rendit ta douceur et te fit propre à être bue, et qui te fit jaillir du rocher pour apaiser la soif de son peuple. Je te bénis encore par Jésus-Christ son Fils unique, notre Seigneur, qui à Cana de Galilée, en un miracle admirable, te changea en vin par sa puissance ; qui sur toi posa ses pieds, et qui fut baptisé de toi par Jean dans le Jourdain ; qui te fit jaillir de son côté avec le sang, et qui ordonna aux disciples de baptiser en toi les croyants lorsqu'il dit : Allez, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Et vous, Dieu tout-puissant ... » *Il souffle trois fois sur l'eau en forme de croix* : « Du souffle de votre bouche bénissez ces simples eaux, afin qu'outre la pureté extérieure que leur nature confère à ceux qui s'y lavent le corps, elles soient aussi à même de purifier les âmes. » *Il plonge trois fois le cierge dans l'eau* : « Que descende sur toute l'eau de ces fonts la vertu de l'Esprit-Saint. » *Soufflant trois fois sur l'eau, il ajoute* : « Qu'elle féconde toute la substance de cette eau en lui donnant le pouvoir de conférer une vie nouvelle. » *Il retire le cierge de l'eau* : « Que toutes les taches des péchés soient ici effacées, que cette nature qui fut créée votre image et rétablie dans la dignité de son origine soit ici purifiée de toutes les souillures de l'ancienne déchéance, afin que tout homme qui accédera à ce sacrement de la régénération renaisse à l'enfance nouvelle de la vraie innocence. »*

Par notre Seigneur ...

BIBLIOGRAPHIE

- Arnold WHITTICK : *Symbols, signa and their meaning*, London, 1960
- Mircea ELIADE : *Images et symboles, essais sur le symbolisme magico-religieux* (*Les Essais*, LX), Gallimard, 4^e ed., 1952.
- *Le mythe de l'éternel retour*, archétype et répétition (*Les Essais*, XXIV), Gallimard, 1949.
 - *Centre du Monde, Temple, Maison* (estratto da *Le symbolisme cosmique des monuments religieux*), série orientale, Roma, vol. XIV, Roma, 1957
 - *Naissance mystique, essai sur quelques types d'initiation* (*Les Essais*, XCII), Gallimard, 1959.
 - *Traité d'histoire des religions*, Payot, 1949.
 - *La vertu créatrice du mythe* (extrait de *Eranos-Jahrbuch* XXV), Zurich, 1957.
 - *Mystère .et régénération spirituelle dans les religions extra-européennes* (extrait de *ERANOS-JAHRBUCH* XXIII), Zurich, 1955.
- Musée GUIMET : *Symbolisme cosmique des monuments religieux*, juillet 1953, I texte ; éd. des Musées nationaux.
- Romano GUARDINI : *Von Heiligen Zeichen*, Mainz, 1936.
- Jean CAZENEUVE : *Les rites et la condition humaine*, P.U.F., 1958.
- J. PINSK : *Die Sacramentale Welt*, Freiburg, 1938.
- J. SAUER : *Symbolik der Kirchengebäudes und seiner Ausstattung in der Auffassung des Mittelalters*, Freiburg, 1924.
- O. DOERING : *Christliche Symbole*, Freiburg, 1933.

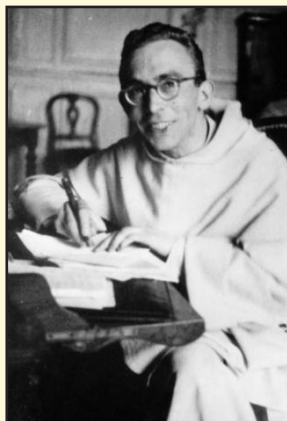
TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
CHAPITRE PREMIER	8
CHAPITRE II	12
PREMIÈRE PARTIE	15
DEUXIÈME PARTIE	35
CHAPITRE III	45
CONCLUSION	50
ANNEXES	53
BIBLIOGRAPHIE	57

A C H E V É
D'IMPRIMER



SUR LES
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
LE 10 DÉC.
1961



Le père Marie-Dominique PHILIPPE est né à Cysoing (Nord) le 8 septembre 1912, huitième d'une famille de douze enfants qui a donné à l'Eglise trois dominicains et quatre moniales contemplatives.

Après avoir achevé sa scolarité au col-

lège des Jésuites de Lille, il entre dans l'Ordre de Saint-Dominique en novembre 1930 à Amiens, fait profession en novembre 1931, et fait ses études de philosophie et de théologie au Saulchoir de Kain (Belgique) de 1931 à 1938. Il est ordonné prêtre en juillet 1936. D'abord licencié en philosophie, il présente ensuite son mémoire de doctorat sur La sagesse selon Aristote, puis soutient un doctorat de théologie.

Egalement diplômé des Hautes-Etudes, il est professeur de philosophie et de théologie au Saulchoir d'Etiolles (couvent d'études des dominicains de la Province de Paris) de 1939 à 1945 et de 1951 à 1962, et professeur de philosophie à l'Université de Fribourg (Suisse) de 1945 à 1982.

Très tôt dans ses études le père Philippe avait senti la nécessité de renouveler l'enseignement philosophique et théologique, et pour cela il fallait revenir à leurs sources respectives : l'expérience selon la perspective d'Aristote et la foi contemplative à la suite de saint Thomas d'Aquin et de saint Jean, dont les écrits le marquent profondément et auxquels il revient sans cesse. Sa recherche de vérité s'ordonne selon les trois sagesse : la sagesse philosophique, la sagesse théologique et la sagesse mystique.

D. L., 4-1961. — Éditeur, n° 775. — Imprimeur, n° 2676.

Printed in France.

Cette conférence donnée par le R. P. M.-D. Philippe, Professeur de philosophie à l'Université de Fribourg (Suisse), au X^e Congrès du Symbolisme (Juin 1961) redécouvre historiquement l'originalité et la valeur du symbole, et spécialement du symbole religieux.

En philosophe et en théologien l'Auteur considère successivement la nature du symbole et la synthèse des divers symboles religieux réalisés dans la liturgie, de la Messe. Il relève leur sens pour le Chrétien : la Messe est le mystère du Christ total.

Tout chrétien cultivé, pour mieux saisir la richesse du saint sacrifice de la Messe, doit lire cette plaquette qui lui permettra d'y assister avec plus d'intelligence et d'amour, comprenant mieux comment, Dieu, en Sa Sagesse, a voulu lui donner ce merveilleux moyen de s'approcher de Lui, par et dans le. Christ, en assumant tout l'Univers.



Dans la même collection « LA COLOMBELLE » :

1. « Silence et immobilité de Jean-Marie-Baptiste Vianney, Curé d'Ars,
par JEAN HUGUET 6 nf
2. Trois variations sur un thème connu,
par V. THÉREMIN 8 nf
3. Apostolat et Colonialisme,
par le R. P. SYLVESTRE CHAULEUR 6 nf
4. Méthode et principes du Père Teilhard de Chardin,
par l'Abbé J.-P. BLANCHARD 8,50 nf
5. Analyse théologique de la règle de saint Benoît,
par M.-D. PHILIPPE o. p. 7 nf
6. Marie de l'Incarnation, ursuline missionnaire au Canada,
par PAUL ADOUR 8 nf

GRATIS
6,50 NF + T.L.